

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manquant
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# BIBLIOTHÈQUE

CINQ CENTS



Publié et imprimé par Poirier, Bessette & Co. 518 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTRÉAL. 11 MAI 1893.

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 5

## L'ENFANT RETROUVE

CINQUIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



La mère Agathe, les bras ballants, écarquillant les yeux, restait immobile comme pétrifiée.

# La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

## Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & Cie,**

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 11 MAI 1893.

# L'ENFANT RETROUVE

SIXIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

LES VISITES

Charlotte Pinguet avait quitté son amie à onze heures et celle-ci était restée dans son petit salon, plongée dans une méditation profonde.

Un peu après deux heures, Louise vint lui annoncer que le maire et deux messieurs qui l'accompagnaient demandaient à lui parler.

—Faites entrer ces messieurs, répondit-elle.

Les trois hommes furent introduits.

—Madame, dit le maire, personne n'est indifférent au malheur qui vous est arrivé.

—Je le sais, monsieur le maire, et je n'ignore pas non plus, tout l'intérêt que, personnellement, vous me témoignez.

—Vous devinez sans doute, madame, que notre visite a pour objet l'enlèvement de votre enfant.

La jeune femme s'inclina et, de la main, invita les visiteurs à s'asseoir.

—Madame, reprit le maire, ces messieurs, qui arrivent de Versailles, m'ont prié de les accompagner, ce que j'ai fait avec empressement.

Désignant ses compagnons, il continua :

—M. Dailly, procureur impérial ; M. de Fradin, juge d'instruction.

—Oh ! messieurs, messieurs ! fit Mme Clavière très émue.

—Madame, dit le procureur impérial, dès hier nous avons appris au parquet, par le rapport de M. le maire l'enlèvement de votre enfant, effectué avec une rare audace. M. le maire vient de compléter ses premiers renseignements et vous n'avez plus rien à nous apprendre concernant le fait en lui-même.

Dès hier, madame, toutes les brigades de gendarmerie des arrondissements de Versailles et de Pontoise ont été averties, mises en campagne ; l'enquête de nos gendarmes a été poussée activement, en voici le résultat :

Tout d'abord, on peut supposer, comme étant exact, que les ravisseurs étaient au nombre de trois : l'homme qui couduisait le coupé dans lequel on a porté l'enfant, la femme qui a été vue aussi dans le coupé et un autre individu.

Ce coupé a pu être vu ailleurs qu'à Vaucresson, mais n'a pas été autrement remarqué. Un grand nombre de personnes ont interrogées, aucune n'a vu la femme et l'enfant. Tous les loueurs de voitures qui existent dans cette partie de l'arrondissement de Versailles et dans les communes du département de la Seine, au nord et à l'ouest de Paris, ont eu à répondre aux questions des gendarmes ; tous ont pu dire où leurs voitures, sorties dans la journée d'hier, étaient allées et à qui elles avaient servi.

Il y a donc tout lieu de croire que le coupé était venu de Paris, qu'il y est retourné et que, par conséquent, l'enfant a été conduit à Paris. Du reste, avant de quitter Versailles, nous avons écrit au procureur impérial du parquet de la Seine pour lui donner connaissance de l'affaire et dès demain des recherches vont être faites à Paris.

—Je vous remercie vivement, messieurs, répondit Mme Clavière, de ce que vous voulez bien faire pour moi et mon enfant ; j'espère que les coupables ne pourront pas se soustraire aux recherches de la justice et que mon fils me sera rendu.

Dès hier j'ai pu faire savoir à mon vieil et excellent ami le docteur Chevriot que de misérables m'ont volé mon enfant, ce matin le docteur a dû voir le préfet de police et le chef de la sûreté et déjà, probablement, on a commencé les recherches.

—C'est bien, approuva le premier magistrat du parquet de Versailles.

—Madame, dit à son tour le juge d'instruction, nous sommes venus à Vaucresson, M. le procureur impérial et moi, pour vous donner, d'abord, l'assurance que nous ne négligerons rien pour vous faire retrouver votre enfant et ensuite afin d'obtenir de vous certains renseignements qui peuvent nous mettre immédiatement sur la trace des auteurs de l'enlèvement.

Le jeune femme vit tout de suite où le magistrat voulait en venir.

—Eh bien, monsieur ? fit-elle.

—Toute chose, madame, tout événement, tout crime a une cause et, naturellement, nous nous sommes demandé dans quel but on vous a enlevé votre enfant.

—Je me le suis demandé aussi, monsieur.

—Et qu'elle a été la réponse à la question que vous vous adressiez vous-même ?

—Je ne l'ai pas trouvée.

—Nous allons donc la chercher ensemble, si vous le voulez bien. Vous devez avoir de nombreux amis, madame, mais auriez-vous pas aussi au moins un ennemi ?

Bien qu'elle eût sur les lèvres le nom de l'ancien serrurier la jeune femme répondit :

—Je ne me connais aucun ennemi, monsieur.

—Alors vous ne pensez pas que l'enlèvement de votre enfant soit un acte de vengeance ?

—Je ne le pense pas.

—Êtes-vous en bonnes relations avec les parents de votre mari défunt ?

—Lorsque M. Clavière m'a épousée, il n'avait plus ni son père, ni sa mère, et j'étais comme lui orpheline.

—Quels sont les autres parents de M. Clavière ?

—Des petits-cousins très éloignés qu'il ne connaissait même pas.

—Après la mort de votre mari, vous n'aviez eu aucune difficulté avec ces petits cousins ?

—Aucune, monsieur ; je n'ai jamais entendu parler d'eux, j'ai même quelque raison de croire qu'ils n'existent plus ; en effet, désireuse de les connaître, je me suis informée et n'ai pu rien savoir les concernant.

—S'il en est ainsi, madame, ce ne peut plus être un membre de la famille de votre mari qui, pour une cause quelconque, aurait eu intérêt à vous prendre votre enfant. Dès lors, et si nous n'admettons pas qu'il y ait là un acte de basse vengeance, il n'y a plus autre chose dans l'enlèvement qu'un but de *chantage*. Soyez convaincue, madame, que les misérables vous connaissent bien et savent quelle somme ils peuvent hardiment vous demander.

Or si, dès demain, ces malfaiteurs ne tombent pas entre les mains des agents de la police de sûreté, attendez-vous, madame, à ce qu'il vous soit demandé une somme d'argent plus ou moins forte contre laquelle votre enfant vous sera rendu.

— Ah ! cette somme d'argent, monsieur, je la donnerai !

— Non, madame, non ; votre devoir sera de faire connaître à la justice, et aussitôt, toutes les propositions qui pourront vous être faites. On tendra à ces misérables un piège dans lequel ils viendront se jeter.

— Ainsi, messieurs, selon vous, mes amis et moi n'avons plus qu'à attendre ?

— Oui, madame, et ayez confiance. La justice veille !

Les magistrats se retirèrent.

— Oh ! non, se dit Mme Clavière, je ne pouvais pas leur dire que j'ai un ennemi, Joseph Gallot, et que c'est cet homme que j'accuse de m'avoir pris mon fils !

Vers quatre heures une voiture s'arrêta devant la villa. C'était le docteur Abel qui apportait des paroles de consolation à sa jeune amie.

Il pleurait, le bon vieillard, en mettant sur le front de Marie, — il l'appelait maintenant par son petit nom. — un baiser paternel.

Il avait vu le préfet de police, qui avait fait appeler immédiatement le chef de la sûreté. Une heure après, plusieurs agents, choisis parmi les plus fins limiers de la police, s'étaient mis en campagne. Les uns avaient ordre de rechercher l'enfant, les autres devaient mettre tout en œuvre pour retrouver la voiture et le cocher qui avaient été vus à Vaucresson. Une gratification avait été promise aux agents.

La jeune femme remercia le docteur et, toujours ferme dans sa résolution, ne lui parla point de l'ancien serrurier. Elle attendait et, en attendant, elle ne voulait ni entraver l'action de la justice, ni vider les agents de la sûreté en les mettant sur la piste des ravisseurs.

Elle dit à M. Chevriot qu'elle avait eu la visite du procureur impérial de Versailles et du juge d'instruction et rapporta assez exactement l'entretien qu'elle avait eu avec eux.

— Ma chère enfant, répondit le vieillard, les paroles d'espoir vous viennent de tous côtés et, vous le voyez, les témoignages de sympathie ne vous manqueront point.

Vous avez vu ce matin votre ami Mme Pinguet ; elle a dû vous dire que Me Mabillon était absent de Paris ; il ne sera instruit de votre grande douleur qu'à son retour ; j'ai cru devoir en informer un autre de vos amis ; en sortant de la préfecture de police j'ai écrit à M. Beaugrand.

— Était-ce bien utile ? fit-elle tristement.

— Ne faut-il pas que le malheur qui vous est arrivé soit connu de tous ceux qui vous sont dévoués ?

— M. Beaugrand a été l'ami de mon mari, mais nous lui sommes devenus bien indifférents, mon fils et moi !

— Marie, mon enfant, ne jugez pas ce jeune homme aussi sévèrement.

— Pourtant, mon bon docteur...

— Oui, je sais, il a cessé de vous voir... M. Beaugrand aime à se rendre utile et vous n'aviez plus besoin de lui.

— Étonnante raison :

— Extrêmement discret, il a cru devoir respecter le calme de votre solitude.

Elle secoua la tête.

— Marie, reprit M. Chevriot, de ce ton grave qui donnait à sa parole tant d'autorité, ne doutez jamais de la sincère affection de M. Beaugrand pour vous et pour votre fils. Il ne recevra pas ma lettre assez tôt pour pouvoir venir aujourd'hui à Vaucresson, mais si vous ne le voyez pas demain, c'est qu'il serait malade à ne pas pouvoir se tenir debout.

Le vieillard resta une heure avec Mme Clavière ; il prit congé d'elle en lui faisant la promesse de la tenir au courant de tout ce qui serait fait pour retrouver son fils.

\* \*

La veille, Edmond Joubert n'avait pu se dispenser d'assister à un dîner suivi d'une soirée donné par la femme de l'agent de change dont il était l'un des associés.

Il était rentré à deux heures du matin et s'était couché sans avoir vu sa mère qu'il supposait endormie.

Mme Joubert était sur pied depuis longtemps quand son fils se leva à neuf heures.

Aussitôt habillé, il vint, selon une louable habitude, recevoir le baiser maternel.

Ils causèrent pendant quelques instants.

Mme Joubert demanda le nom des personnes que son fils avait vues à la soirée de la femme de l'agent de change.

Ensuite le jeune homme descendit au jardin, examina les fleurs en se promenant, visita les serres et causa assez longtemps avec le jardinier qui, se conformant à un ordre donné par Mme Joubert, ne parla point à son maître du grave événement de la veille.

Ce dimanche, la mère et le fils n'avaient personne, ce qui était rare, car presque toujours, le dimanche, ils avaient des amis de Paris qui venaient passer la journée à la villa Joubert.

Mme Joubert et Edmond déjeunèrent donc tête-à-tête et presque silencieusement.

La mère remarqua que son fils, habituellement triste, avait l'air plus sombre, plus désolé qu'à l'ordinaire.

— Et pourtant, se disait-elle, il ne sait rien encore...

Depuis que le passé de Mme Clavière leur était connu, Mme Joubert et son fils ne parlaient plus de la jeune femme ; mais la mère voyait bien que la douleur que son fils avait dans l'âme ; elle voyait bien que malgré tout il pensait toujours à Mme Clavière, que, malgré tout, il ne parvenait pas à chasser de son cœur son fatal amour.

Après le déjeuner, ils passèrent au salon. Voyant son fils rêveur et peu disposé à une conversation, Mme Joubert prit un livre dont elle avait commencé la lecture. Au bout d'un instant, Edmond sortit du salon, monta dans sa chambre, alluma un cigare et, pour le fumer, passa sur le balcon.

Appuyé sur la rampe, il promenait ses regards distraits sur le paysage ensoleillé.

Soudain, ramenant ses yeux dans la rue, il vit trois hommes ; tout d'abord il reconnut le maire de Vaucresson ; l'un des autres hommes ne lui paraissait pas inconnu ; il concentra son attention et, presque aussitôt, et non sans surprise, il murmura :

— Mais je ne me trompe pas, c'est le procureur impérial de Versailles !

Les trois hommes passèrent et, sans grande curiosité, il les suivit des yeux. Il les vit s'arrêter et sonner à la porte de la propriété de Mme Clavière.

— Oh ! fit-il, qu'est-ce que cela signifie ?

Au bout d'un instant la porte s'étant ouverte, les hommes entrèrent.

Edmond jeta son cigare et, appuyant fortement sa main sur son front :

— Mon Dieu, prononça-t-il d'une voix oppressée, pourquoi donc, conduit par le maire, le procureur impérial va-t-il chez Mme Clavière ?

Il se redressa brusquement, rentra dans l'intérieur de la maison, descendit l'escalier en bondissant sur les marches et se précipita comme un feu dans le salon où sa mère lisait ou plutôt essayait de lire, car elle était elle-même fort préoccupée.

— Ma mère, s'écria-t-il, sais-tu ce qui se passe ?

Eile releva la tête.

— Hein ? ce qui se passe, ce qui se passe ! fit-elle. Edmond, pourquoi es-tu ainsi agité ?

— Ma mère, je viens de voir le procureur impérial de Versailles accompagné du maire et d'un autre personnage, ils sont entrés chez Mme Clavière, pourquoi ? Ma mère, qu'est-ce que cela veut dire ? Que se passe-t-il donc chez notre voisine ? Quelle chose a donc pu motiver cette visite du magistrat de Versailles ? Le sais-tu, dis, le sais-tu ?

— Mais, Edmond, balbutia Mme Joubert.



L'expression de son regard était si vive si parlante, que ce fut pour la jeune femme une clarté subite, une révélation.

Elle tressaillit et, doucement, retira ses mains que le jeune homme tenait encore.

—Eh bien, dit-elle, j'ai eu tort, il y a des pensées que je ne devais pas avoir. Mais laissons cela, nous avons, hélas ! à parler d'autre chose.

—Oui, parlons du malheur.

Deux coups frappés à la porte du salon l'empêchèrent de continuer.

—Es-ce vous, Louise ? demanda Mme Clavière.

—Oui, madame.

—Que voulez-vous ?

La jeune fille entra ouvrit la porte et répondit :

—C'est M. Edmond Joubert qui désire parler à madame ; il a quelque chose de très important à lui dire.

—Edmond Joubert, je le connais, se dit M. Beaugrand.

—M. Edmond Joubert et Mme sa mère sont mes voisins, dit Mme Clavière. C'est la première fois que M. Joubert vient ici ; il faut qu'il ait, en effet quelque chose de très sérieux à me dire.

—Recevez-le, je me retire.

—Pourquoi vous retirer ? je vous prie, au contraire, de vouloir bien rester.

Et, se tournant vers Louise :

—Je suis prête à recevoir M. Joubert, dit-elle.

Un instant après Edmond entra dans le salon.

Il était pâle, très ému.

A la vue de Philippe, qu'il ne reconnut pas d'abord, il se sentit gêné, troublé.

La jeune femme vint heureusement à son secours par le cérémonial de la présentation :

—Un de mes amis, monsieur, M. Philippe Beaugrand.

M. Edmond Joubert, mon voisin.

—J'ai l'honneur de connaître M. Joubert, dit Philippe.

Edmond regarda l'ingénieur.

—Il y a déjà plusieurs années de cela, reprit M. Beaugrand, nous nous sommes vus quelquefois dans le cabinet de M. votre père, qui était l'agent de change de ma mère.

—Je me souviens, monsieur, et maintenant je vous reconnais.

Ils se tendirent cordialement la main.

## II

### LE RENDEZ-VOUS

—Madame, reprit M. Joubert, en se tournant vers la jeune femme, j'ai eu connaissance hier seulement du malheur qui vous a si cruellement frappée ; croyez bien que ma mère et moi nous prenons vivement part à votre immense douleur.

—Mme votre mère, monsieur, m'a donné une marque d'intérêt dont je lui suis infiniment reconnaissante. Mais vous avez à me faire une communication importante ; c'est au sujet de mon enfant, n'est-ce pas ?

—Oui, madame.

—Pardonnez-moi, monsieur ; mais, voyez-vous, je ne pense que je ne peux penser qu'à mon pauvre petit.

—Si j'ai eu la hardiesse de me présenter chez vous, madame à un moment où vous êtes dans la douleur, c'est que j'ai cru pouvoir vous donner un renseignement précieux.

—Oh ! dites, monsieur, dites !

—Ce renseignement est dans un incident qui m'est revenu ce matin à la mémoire, et plus j'y ai réfléchi plus je me suis convaincu qu'une rencontre que j'ai faite se rattache étroitement à l'enlèvement de votre cher enfant.

Les yeux de la jeune mère, grands ouverts, étaient comme rivés sur le visage du jeune homme.

—Il y a environ trois semaines, reprit-il, voulant faire une promenade matinale dans les bois, je sortis de notre parc par la porte du chemin. A la porte de votre enclos, madame, qui

ouvre sur le même chemin, un homme était couché ou plutôt accroupi, replié sur ses jambes, et paraissait dormir ; mais j'ai la conviction qu'il ne dormait pas. Surpris dans le travail mystérieux auquel il se livrait, — j'ai pensé ce matin qu'il examinait la serrure de la porte, — surpris, dis-je, dans son occupation, il avait feint de dormir.

Je m'étais arrêté. Sans songer alors que cet homme pouvait être un malfaiteur, je trouvai cependant qu'il avait mal choisi son endroit pour se reposer, attendu que vous pouviez avoir aussi le désir de sortir et que, dans ce cas, la vue de cet individu mal vêtu et de mauvaise mine pourrait vous effrayer.

Je ne voyais pas son visage, que son chapeau couvrait entièrement ; mais en le secouant pour le réveiller, le chapeau tomba à terre ; alors je pus voir une fort vilaine figure qui me frappa par sa laideur, puisque j'en ai gardé le souvenir.

Ayant dit à l'homme qu'il ne pouvait pas rester là, il se remit sur ses jambes en grognant, me lança un mauvais regard et s'en alla.

Je le suivis un instant des yeux, me disant : — "C'est un vagabond, un rôdeur, un de ces hommes dont on dit : Je n'aimerais pas à le rencontrer la nuit au coin d'un bois."

Eh bien, madame, je le répète, j'ai la conviction que cet homme, que j'ai surpris à votre porte, est un des misérables qui vous ont volé votre enfant.

—Mais comment est-il, cet homme ?

—Je vais vous le dire, madame. Assurément ce que je viens de vous raconter serait de peu d'importance pour vous et la police si je ne pouvais donner exactement le signalement du misérable.

Il est de haute taille, de forte corpulence et paraît ne pas avoir plus de quarante-cinq ans, bien qu'il ait le visage ravagé par la débauche et que ses cheveux roux, très épais, soient grisonnants.

Mme Clavière, les yeux étincelants, se dressa comme mue par un ressort.

—Roux, vous dites qu'il est roux ! exclama-t-elle.

—Oui, madame.

—Et il est borgne, n'est-ce pas ?

—Il est borgne.

Le regard enflammé de Mme Clavière prit une expression terrible.

—Ah ! le misérable, le misérable ! s'écria-t-elle d'une voix stridente, c'est lui, c'est bien lui !

Saisissant la main d'Edmond, elle reprit, plus calme :

—Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur, cet homme que vous avez surpris à ma porte est un des misérables qui ont volé mon enfant.

—Mais vous le connaissez donc, cet homme ? demanda M. Beaugrand.

—Oui, je le connais.

—Dites son nom et je vous quitte pour courir à la préfecture de police.

—Nous irons ensemble, monsieur Beaugrand, dit vivement Edmond.

Ils attendaient le nom et la jeune femme restait muette.

Etonné, inquiet, Philippe allait de nouveau réclamer le nom de l'homme, lorsque, derrière la porte, la voix de Louise se fit entendre.

—Madame, puis-je entrer ? c'est une lettre.

La jeune femme bondit vers la porte, qu'elle ouvrit elle-même, et prit la lettre que lui tendait la jeune fille.

—Messieurs, dit-elle, revenant près des jeunes gens, je n'attends que des lettres concernant mon enfant, permettez-moi de lire celle-ci.

Philippe et Edmond s'inclinèrent.

Toute tremblante, Mme Clavière s'approcha d'une fenêtre et malgré son impatience de connaître le contenu de la mes-sive, elle examina anxieusement l'enveloppe.

La lettre venait de Paris et portait le timbre du bureau de poste de la Bourse. La jeune femme lut la description dont l'écriture lui était inconnue.

MADAME VVE CLAVIÈRE.

A Vaucresson

(Seine-et-Oise).

Qui donc lui écrivait ?

Elle se souvint que le juge d'instruction lui avait dit :

—Attendez vous à ce que, dès demain, il vous soit demandé une somme d'argent contre laquelle votre enfant vous sera rendu."

Était-ce cette demande de rançon qui lui arrivait ?

Elle était frémissante et son cœur battait à se briser.

Enfin elle déchira l'enveloppe, qui tomba à ses pieds, ouvrit la lettre et commença à lire.

Presque aussitôt elle éclata en sanglots.

Philippe s'élança vers elle en s'écriant :

—Mon Dieu, qu'y a-t-il ?

—De la joie, du bonheur, répondit elle.

—Votre fils est retrouvé !

—Pas encore, fit-elle en secouant la tête ; mais on me donne de saines nouvelles ; il ne court aucun danger, il est en bonne santé, on a soin de lui.

—Alors c'est un des complices qui vous écrit ?

—Cui, la lettre vient d'eux ; mais laissez-moi en achever la lecture.

M. Beaugrand s'éloigna et Mme Clavière lut avidement et avec une émotion facile à comprendre. Quand elle eut fini elle se rapprocha des deux jeunes gens. Son regard rayonnait.

—Eh bien ? interrogea Philippe.

—On me donne rendez-vous demain, à trois heures de l'après-midi.

—Et vous irez à ce rendez-vous ?

—Ah ! oui, j'irai ! Comprenez donc, messieurs, on me rendra mon enfant !

—Vous ne craignez pas de tomber dans un piège ?

—Je ne crains rien, je n'ai rien à craindre.

—Madame, vous n'irez pas seule, je vous accompagnerai.

—C'est impossible, mon ami.

—Où vous donne-t-on rendez-vous ?

—Je ne peux pas vous le dire.

—Madame, je suis effrayé, je tremble !

—Si j'avais à trembler, moi, ce serait pour mon fils.

—Il y a donc dans cette lettre une menace ?

—Oui.

—De quoi vous menace-t-on ?

—D'être à jamais séparée de mon enfant si je préviens la police ou si je me fais accompagner au rendez-vous qui m'est donné.

—Les misérables prennent leurs précautions, dit Philippe, les sourcils froncés. Et à quelles conditions vous rendront ils votre fils ?

—Je leur donnerai une somme d'argent.

—Une forte somme ?

—Oui, assez forte ; mais qu'importe ? Est-ce que l'argent est quelque chose pour moi ? C'est mon fils qui est tout pour moi ! Ah ! qu'il me soit rendu, mon Dieu, qu'il me soit rendu !

Il y eut un moment de silence.

—Écoutez, reprit-elle, on ne m'a enlevé mon enfant que pour tirer de moi la somme qu'on me demande ; je connais l'un des misérables, je vous l'ai dit, mais je dois taire son nom. Ah ! vous ne savez pas de quoi il est capable ; si je le faisais connaître, si je le dénonçais à la justice, il tuerait mon fils, entendez-vous ! il tuerait mon fils !

Demain André me sera rendu ; n'ayant plus rien à redouter pour lui, il vous semble que je pourrais alors livrer mon ennemi à la sévérité des lois ; eh bien, non, je ne le ferai pas, je ne réclamerai point le châtement qu'a mérité ce bandit.

Mon nom, celui d'André Clavière, de votre ami, monsieur Beaugrand, accolé dans les journaux judiciaires à celui de cet homme, jamais, jamais !

Que Dieu préserve mon fils et moi de cette honte, de cette souillure !

Après ces virulentes paroles il n'y avait plus rien à dire. Aussi Philippe et Edmond restèrent-ils muets et stupéfaits.

Ils se demandaient :

—Mais qui est-il donc cet homme, cet ennemi !

Mais Philippe, et moins encore Edmond, ne pouvaient se permettre d'interroger encore Mme Clavière.

Au bout de quelques instants ils prirent l'un et l'autre congé de la jeune femme.

Avant de le quitter, Edmond dit à Philippe :

—Vous reviendrez à Vaucresson ?

—Oui, après-demain, comme il a été convenu avec Mme Clavière.

—Voudrez-vous nous faire, à ma mère et à moi, l'honneur d'entrer chez nous ?

—Si je le peux, c'est-à-dire si le temps ne me manque pas, je vous le promets.

—Merci.

Restée seule, Mme Clavière écrivit à Charles Pinguet une lettre que Louise porta immédiatement au bureau de poste.

La jeune femme priait Pinguet d'être à Vaucresson le lendemain, avec sa voiture, à onze heures et demie.

Marie était tranquille, elle avait des nouvelles de son fils, on lui disait qu'il était en bonne santé, enfin il allait lui être rendu ! Tout en elle tressaillait de joie et d'espérance. Et si elle pleurait encore, c'étaient de douces larmes qu'elle versait.

Elle relut la lettre qui, nous le savons, avait été écrite par la Chiffonne sous la dictée de Joseph Gallot.

Cette lettre, d'une écriture très lisible, mais émaillée de fautes d'orthographe que nous croyons devoir corriger, était conçue ainsi :

"Madame,

"Ne voulant pas vous laisser trop longtemps dans l'inquiétude, je me hâte de vous donner des nouvelles de votre fils. Vraiment, c'est un bien charmant petit garçon, et l'on comprend qu'il soit adoré de sa mère.

"Vous pouvez être tranquille sur son sort, il ne court aucun danger, il est en bonne santé et l'on a pour lui les meilleurs soins. Il a beaucoup pleuré, ça se comprend, et il répète sans cesse : "Maman, maman, je veux voir maman !" A part cela, il est tout à fait gentil. Du reste, pour le consoler on l'embrasse ; on voit qu'il est habitué à recevoir des baisers.

"On l'a couché dans un petit lit moins beau, moins doux, sans doute, que son lit de Vaucresson, mais où, après avoir encore un peu pleuré, il s'est endormi du sommeil paisible de l'innocence.

"Hier soir et ce matin il a mangé d'assez bon appétit ; il a même trouvé délicieux un chausson aux pommes, car il l'a mangé entièrement.

"Vous, voyez, madame, que votre petit André n'est pas tombé entre les mains d'un ogre.

"D'ailleurs on ne vous l'a pas enlevé pour le garder longtemps, on est tout prêt à vous le rendre en échange d'une somme de cent mille francs en bons et beaux billets de la Banque de France. Si vous acceptez cette proposition—mais vous ne pouvez pas la repousser,—trouvez-vous après-demain mardi, à trois heures précises, au cimetière du Père-Lachaise, dans la petite chapelle du monument d'André Clavière, dont vous laisserez la porte ouverte. Une femme se présentera à l'entrée du monument et vous dira : "Bonjour, madame." Alors vous lui remettrez les cent mille francs. Elle s'éloignera aussitôt, sans prononcer un mot, et vous resterez encore une heure dans la chapelle. Ce temps écoulé, la femme reparaitra tenant votre enfant par la main, et vous n'aurez qu'à ouvrir les bras pour le recevoir.

"Mais on vous prévient que si, ayant averti la police ou d'autres personnes, la femme tombait dans un piège et était arrêtée avant la remise des cent mille francs, vous pourriez dire adieu à votre enfant vous ne le reverriez jamais.

"Si, encore, quand elle vous aura rendu votre fils, la femme était arrêtée par suite d'une dénonciation, vous auriez à trem-

er, car la vengeance ne se ferait pas attendre et elle serait terrible.

— Mais on a confiance en vous, tout se passera bien.

— Donc, après-demain, mardi, trois heures précises, au cimetière du Père-Lachaise.

Il n'y avait pas de signature.

Mme Clavière connaissait assez l'écriture grossière de son cle pour être certaine que ce n'était pas lui qui avait écrit cette lettre. Mme Clavière n'aurait pas hésité à reconnaître la main d'une femme, si elle avait été quelque peu familiarisée avec les écritures.

Elle annonça à Mme Durand et à Louise qu'elle déjeunerait le lendemain à dix heures, que tout de suite après elle partirait pour Paris et qu'elle reviendrait assez tard, mais en emmenant son enfant.

Comme par enchantement, la joie et même un peu de gaieté vinrent dans la maison.

La jeune femme qui, la veille, n'avait pas mis le pied dehors, fit une assez longue promenade dans le jardin accompagnée de Louise qui lui expliquait aussi bien qu'elle le pouvait la scène de l'enlèvement, lui montrant l'endroit où elle était prise, la place sur le gazon où le petit, couché, s'amusa à piller des pâquerettes. Du reste, les fleurettes étaient encore fanées.

La mère les ramassa une à une, et les baisa dans le creux de la main, en murmurant :

— Chères petites fleurs, je vous conserverai !

Elle se coucha de bonne heure. Après deux nuits passées sans sommeil, elle avait un mystérieux besoin de se reposer. Elle s'endormit ayant sur les lèvres le nom d'André, et toute nuit, dans un rêve, elle souriait à son enfant.

Elle se leva vaillante, l'esprit et le corps reposés.

À dix heures, elle déjeuna, comme elle l'avait dit, et à onze heures vingt, Pinguet étant arrivé, elle partit.

Sur le trottoir, devant la porte, Mme Durand et Louise lui souriaient encore :

— Revenez vite ! nous serons si heureuses de revoir notre petit André !

Le cheval de Pinguet était jeune et bon coureur ; à une heure moins vingt minutes la voiture s'arrêtait devant la Banque de France.

Mme Clavière ayant son chèque tout prêt, n'avait qu'à le présenter au guichet des paiements ; mais elle n'était pas allée à retirer des fonds ; on lui remit un jeton portant un numéro et on la pria d'attendre. Elle attendit assez longtemps. Enfin son tour vint.

Elle lui compta cent billets de mille francs, réunis par dizaines et attachés avec des épingles. Sur sa demande, un employé mit les billets dans une enveloppe qu'il cacheta et ficela.

Elle remonta dans son coupé, s'arrêta sur la place du Châteaud'Eau, où elle acheta un magnifique bouquet de roses, et à deux heures et demie elle entra dans la chapelle du monument consacré à André Clavière où elle s'agenouilla après avoir posé son bouquet sur l'autel.

Quand elle eut prié, elle se releva et regarda sa montre, qui indiquait trois heures moins cinq minutes.

— Allons, se dit-elle, je n'ai plus guère à attendre.

À trois heures, elle se tenait les bras croisés, droite, frémissante, tournée vers la porte ouverte. Elle attendit ainsi pendant un quart d'heure, immobile, pantelante.

— Mon Dieu, mais elle ne vient pas ! murmura-t-elle.

l'inquiétude commençait à la saisir.

Pendant, cherchant à se raffermir, elle se disait :

— Quelque chose a pu la retarder, et puis ma montre avance à l'heure sur l'horloge qu'elle a consultée.

En nouveau quart d'heure s'écoula, puis un autre. Trois heures quarante-cinq minutes ! La femme ne paraissait point.

Mme Clavière, livide, laissa échapper un gémissement ; son visage était inexprimable. Elle avait un sanglot arrêté dans la gorge, et malgré ses efforts pour les retenir, de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Ses jambes étaient comme brisées.

Ne pouvant plus se tenir debout, elle s'assit sur la marche de l'autel.

Elle avait sa montre à la main et, la tête pleine de pensées sombres, elle voyait marcher la grande aiguille avec une vitesse qui lui semblait prodigieuse. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front, coulaient le long de ses tempes ; son sang brûlait dans ses veines.

Il était près de cinq heures, et personne se présentait à la porte de la chapelle.

Tout à coup elle se dressa d'un bond, les yeux hagards.

— Ah ! s'écria-t-elle, dans la lettre on ne m'a pas dit la vérité, on m'a trompée, mon enfant était malade, mon enfant est mort !

Mais aussitôt, dans son cœur une voix lui cria :

— Ne désespère pas, attends encore !

L'espoir est toujours la suprême ressource des malheureux.

Elle sortit de la chapelle et elle plongea ses regards de tous les côtés à travers les tombes, au fond des allées. Elle voyait passer des hommes, des femmes, des enfants. Elle se mit à marcher à grands pas, fiévreuse, éperdue, allant à gauche, revenant encore.

Ceux qui la virent ainsi pâle, nerveusement agitée, s'éloignaient en se disant :

— C'est une veuve, la perte de son mari, qu'elle aimait, a troublé sa raison.

Le temps s'écoulait et toujours rien.

La malheureuse entra dans la chapelle ; elle était dans un état impossible à décrire et avait réellement l'air d'une folle. Elle ne s'assit plus sur la marche de l'autel, mais s'y laissa tomber étendue, comme morte.

Depuis longtemps inquiet, Pinguet, au coup de six heures, ne peut plus se contenir.

— Oh ! il faut qu'un malheur lui soit arrivé ! se dit-il.

Il appela un ouvrier de portières, qui se promenait à quelques pas de lui, les deux mains dans les poches de son pantalon rapiécé.

— Voulez-vous garder mon cheval pendant quelques minutes ? lui dit-il ; pour votre peine je vous donnerai vingt sous.

— Mais avec plaisir, monsieur le cocher.

— Merci, mon brave.

Pinguet s'élança dans le cimetière dont il gravit rapidement la pente.

Arrivé devant le monument, il vit l'amie de sa femme couchée sur la dalle de marbre et ne faisant aucun mouvement. Il la crut morte et poussa un cri de terreur.

Au cri, qui la rappelait à elle-même, la jeune femme s'agita puis se redressa brusquement.

— Ah ! madame, madame ! fit Pinguet.

Elle arrêta sur lui ses yeux égarés, brillants de fièvre. Il l'aida à se remettre sur ses jambes.

— La femme n'est pas venue, dit-elle d'une voix étranglée.

— Elle n'aura pas pu !

— Non, répliqua-t-elle d'un ton farouche, ce n'est pas cela ; elle n'est pas venue parce qu'elle ne pouvait pas me rendre mon enfant ; Pinguet, mon enfant est mort !

— Oh ! madame, n'ayez pas cette horrible pensée.

— Mais pourquoi n'est-elle pas venue ? Ils voulaient cent mille francs, je les avais, ils sont là dans mon sac.

Le sac était sur l'autel, Pinguet le prit et répondit :

— Je vous le répète, madame, la femme n'a pas pu venir, un empêchement... Demain, sûrement, vous recevrez une seconde lettre qui vous expliquera...

Elle secoua douloureusement la tête.

— Mais, reprit Pinguet, vous ne pouvez pas rester ici plus longtemps ; venez, madame, venez.

Elle se laissa emmener, comme inconsciente. Maintenant elle était toute grelottante.

Cependant, en marchant, elle reprit possession d'elle-même. Dans sa tête un instant vide, la pensée revenait.

En sortant du cimetière elle dit à Pinguet :

— Vous allez me conduire chez M. Chevriot.



## III

## LE CHEF DE LA SÛRETÉ

Le docteur Abel se mettait à table lorsque Mme Clavière, pâle, se soutenant à peine, entra dans la salle à manger.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il ? s'écria le vieillard avec effroi.

La jeune femme s'affaissa sur un siège, ouvrit son sac de cuir de Russie, y prit la lettre de la Chiffonne et la tendit à M. Chevrion, disant :

— Mon bon cœur, lisez d'abord.

Le vieillard lut un intérêt croissant et, quand il eut fini :

— Eh bien ? interrogea-t-il

— J'ai pris ce matin à la Banque les cent mille francs, répondit-elle d'une voix brisée, je suis allée au cimetière, j'ai attendu jusqu'à six heures, la femme n'est pas venue.

En achevant ces mots, elle éclata en sanglots.

Le docteur s'assit près d'elle, et lui prit les mains.

— Allons, ma fille, ma chère fille calmez-vous ; du courage, il vous faut du courage.

Elle dégagea ses mains et, jetant ses bras au cou du vieillard :

— Oh ! oui, s'écria-t-elle, oh ! oui, vous êtes mon père !

Elle s'était calmée, et maintenant c'était lui, le vieil homme qui pleurait.

— Docteur, reprit-elle, j'ai pensé que mon enfant était mort !

— Marie, vous avez eu tort de penser cela : notre petit André, grâce à sa constitution robuste, ne peut pas mourir si facilement.

— Mais s'ils me l'ont tué ! s'écria-t-elle.

— N'ayez pas de pareilles idées, mon enfant ; on ne tue pas un petit être innocent duquel on veut tirer cent mille francs. Evidemment, pour que la femme en question ne soit pas venue recevoir de vos mains cette fortune, il faut que quelque chose l'en ait empêchée. Quoi ? Je ne saurais le deviner.

Marie, vous avez une voiture en bas ?

— Oui ; c'est Pinguet qui m'a conduite au Père Lachaise.

— Eh bien, je vais envoyer dire à Pinguet de s'en aller ; vous ne retournerez pas ce soir à Vaucresson.

— Mais...

— Je vous garde ici ; et demain nous irons voir ensemble le chef de la sûreté.

Le docteur se leva et sonna. Son valet de chambre parut.

— Pierre, allez dire à M. Pinguet, qui est en bas sur son siège, que je garde Mme Clavière et qu'il peut s'en aller. Mais comme nous pourrions avoir besoin de lui demain, dites-lui qu'il soit ici, chez moi, à neuf heures, sans sa voiture, naturellement.

Le domestique se retira.

— Marie, reprit le docteur, cette lettre, entre les mains du chef de la sûreté, mettra peut-être la police sur la trace des misérables.

La tête de Mme Clavière se redressa et un double éclair sillonna son regard.

— Ah ! j'ai mieux que cette lettre ! s'écria-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je voulais laisser ignorer à tous et à vous-même, mon ami, mon père ! Mais je ne peux plus garder le silence, je ne peux plus. Il y a de la honte, il y a de l'horreur, mais que m'importe le monde, après tout ? Pour ceux qui ont connu mon mari, le nom de Clavière est si grand qu'aucune fange ne peut l'atteindre.

Docteur, je connais l'un des misérables qui m'ont volé mon enfant !

— Que dites-vous ?

— Je le connais, c'est un lâche, un infâme et c'est mon oncle.

— Votre oncle !

— Oui.

— Je croyais que vous n'aviez plus aucun parent.

— Cet homme est le seul ; du reste, il n'est mon oncle que par alliance : ma tante et marraine, la sœur de ma mère, était sa femme.

— La sœur de votre mère est morte, Marie, cet homme ne vous est plus rien.

— Je le sais ; mais il me poursuit de sa haine et de sa vengeance.

— De sa haine, de sa vengeance ! répéta le docteur.

— Oui.

— Mais pourquoi ?

— Un jour ou plutôt une nuit, en me défendant contre lui, d'un coup de ciseaux je lui ai crevé un œil. Mon bon docteur, dans un autre moment je vous raconterai tout ce qui s'est passé entre cet homme et moi...

— Quand vous voudrez, mon enfant. Et vous êtes sûre que c'est cet homme qui a enlevé votre enfant ?

— Oui.

— Comment se nomme-t-il ?

— Joseph Gallot.

— Il demeure à Paris ?

— Je le crois.

— Que fait-il !

— Autrefois, il travaillait de son état dans un atelier de serrurerie ; mais il était plus souvent au cabaret qu'à son travail. Ivrogne et joueur, c'est le pire des débauchés. Ah ! Dieu seul sait ce qu'il a fait endurer à sa pauvre femme. Mais c'est assez parler de ce misérable.

— Oui, Marie, pour l'instant ; demain nous nous occuperons de lui.

— Mon bon docteur, je vous ai empêché de vous mettre à table.

— Je vais m'y mettre, mais à une condition, ce que vous allez manger avec moi.

— Si je peux.

— Nous verrons bien.

Le vieillard sonna et le domestique parut.

— Pinguet est parti ?

— Oui, monsieur, et demain, à neuf heures, il sera ici.

— C'est bien. Maintenant mettez un couvert pour madame et servez.

\* \* \*

Le chef de la sûreté était dans son cabinet, son chef de bureau présent.

Tout en ouvrant des dossiers qu'il consultait, le magistrat adressait des questions à son subordonné.

— Avez-vous quelque chose d'important à me signaler dans les rapports des commissaires de police ?

— Rien de très grave, monsieur ; il est vrai que les rapports ne sont pas encore tous arrivés. Il y a eu dans la journée d'hier trois suicides, je pourrais dire quatre, car un pendu a été sauvé, on est arrivé à temps pour couper la corde.

— Toujours des suicides ! cela menace de devenir épidémique ! Après ?

— Encore deux attaques nocturnes et deux boutiques pillées après effraction des volets de la devanture.

— C'est incroyable ; mais que font donc les agents ? Les Parisiens se plaignent fort que Paris est mal gardé la nuit et ils n'ont pas tort : il n'y a plus de sécurité dans les rues, et les boutiques de nos commerçants sont constamment menacées par les malfaiteurs dont le nombre augmente sans cesse. Il faut aviser, il y a urgence. Si c'est nécessaire, on reviendra aux patrouilles ; il faut en finir avec toute cette vermine.

— Des pêcheurs ont retiré de la Seine une jeune femme paraissant avoir vingt quatre ans.

— Morte ?

— Oui, morte.

— Victime d'un crimel ?

— On ne sait pas encore. Le cadavre a été porté à la Morgue.

Le chef de la sûreté hocha la tête en murmurant :

—Victime d'un crime ou victime de la misère.

—A l'entrée du faubourg Montmartre, une femme âgée a été écrasée par un omnibus.

Place de la Madeleine, un homme de cinquante ans, de forte corpulence, a été renversé et projeté à dix pas par un victoria de la Compagnie générale. L'un des brancards s'est cassé sur sa poitrine. Relevé aussitôt et porté chez le pharmacien, le médecin appelé a déclaré que c'était un miracle qu'il n'ait pas été tué sur le coup. Après avoir reçu les soins nécessaires, la victime de l'accident, qui est un instituteur des environs de Paris, a pu être emmené dans une voiture, par son fils, qui se trouvait avec lui.

—Si les assurances contre les accidents de voiture ont du bon, elles ont aussi leur mauvais côté : les cochers manquent d'attention, de prudence et il semblerait que tout leur fût permis. Il y aura à prendre de nouvelles mesures de répression. Quant aux agents chargés de maintenir l'ordre dans la circulation des voitures, leur surveillance n'est guère meilleure le jour que la nuit. Est-ce tout ?

—Oui, car il est inutile de vous parler de trois commencements d'incendie promptement éteints par nos braves sapeurs.

—O ! ceux-là font toujours admirablement leur service. Et l'on ne sait toujours rien au sujet de cet enlèvement d'un enfant à Vaucresson ?

—Rien, monsieur.

—Merci, vous pouvez vous retirer.

Huit heures sonnaient à l'horloge du Palais de Justice.

Un garçon de bureau, après avoir frappé, entra dans le cabinet du chef de la sûreté et lui remit une carte de visite.

Le magistrat se dressa debout en disant :

—Faites entrer M. le docteur Chevriot.

Presque aussitôt la porte du cabinet livra passage au docteur et à Mme Clavière.

Le chef de la sûreté s'inclina devant la jeune femme, puis tendit la main au vieillard.

—Cher monsieur, dit celui-ci, j'ai l'honneur de vous présenter Mme Clavière.

Le magistrat salua de nouveau la jeune femme.

—Hélas ! madame, dit-il, nous ne savons rien encore ; les recherches se continuent activement.

—Madame et moi, monsieur, répondit le docteur, nous vous apportons un renseignement.

—Ah !... madame, monsieur, veuillez vous asseoir.

Tous trois s'étant assis, le docteur mit dans la main du magistrat la lettre écrite par la Chiffonne.

—Veuillez lire ceci, monsieur.

Dès qu'il eut jeté les yeux sur l'écriture, le chef de la sûreté dit :

—C'est la main d'une femme qui a écrit cette lettre.

Il lut.

—J'en étais à peu près certain, reprit-il, une opération de chantage. Mais, madame, c'était hier que vous deviez vous trouver au Père-Lachaise.

—J'y suis allée, monsieur.

—Alors ?

—J'étais là à deux heures et demie, j'ai attendu jusqu'à six heures, personne n'est venu.

—Voilà qui est singulier. Vous aviez les cent mille francs ?

—Oui, monsieur.

Le magistrat resta un moment pensif.

—Je ne comprends pas, fit-il.

—C'est, en effet, difficile à comprendre, dit le docteur ; mais la clarté se fera. Maintenant, cher monsieur, voici le renseignement que nous vous apportons : Mme Clavière connaît un des misérables.

—Vous connaissez un de ces malfaiteurs ! exclama le magistrat.

—Oui, monsieur.

—Et vous savez son nom ?

—C'est un ancien ouvrier serrurier appelé Joseph Gallot, répondit M. Chevriot.

—Ah ! la clarté commence à se faire ! s'écria le chef de la sûreté. Eh bien, madame, eh bien, monsieur le docteur, dimanche soir, entre neuf et dix heures, Joseph Gallot a été arrêté à son domicile, rue des Vinaigriers.

—Arrêté ! fit la jeune femme stupéfaite.

—Oui, madame ; ah ! pas pour l'affaire de l'enlèvement, pour une autre.

—Monsieur, hasarda timidement Mme Clavière, le nom de Gallot est assez commun, l'homme dont vous parlez n'est peut-être pas celui que je connais.

—Le nôtre, madame, le Gallot qui appartient maintenant à la justice, est bien un ancien ouvrier serrurier.

—Monsieur, est-il borgne ?

—Il est borgne, madame.

—Plus de doute, monsieur, c'est lui !

—Ainsi, cher monsieur, reprit le docteur, cet homme a été arrêté.

—Dimanche soir, comme je viens de vous le dire, et il est encore actuellement au Dépôt.

—Pouvons-nous savoir pourquoi il est tombé entre les mains de la justice ?

—Certainement, et je vais vous le dire : bien qu'il n'ait encore subi aucune condamnation, ce Gallot est depuis longtemps déjà un malfaiteur des plus dangereux. Nous savons aujourd'hui ce qu'il vaut. Il fait partie d'une bande de ces rôdeurs de barrière qui mettent au pillage les maisons inhabitées des environs de la ville et qui, la nuit, dans une rue sombre, attendent le passant, se jettent sur lui et le dévalisent.

Mme Clavière soupira.

—Dernièrement, continua le magistrat, lui et deux autres attaquèrent un malheureux qui regagnait tardivement son domicile. Un violent coup de bâton l'étendit sur le pavé et les gredins s'emparèrent de son porte-monnaie, de son portefeuille, de sa montre et de sa chaîne.

Des recherches inutiles furent faites pour retrouver ces audacieux bandits. Ils avaient partagé l'argent et les billets de banque volés à leur victime et l'un d'eux avait gardé la montre et la chaîne qu'il devait vendre pour partager ensuite la somme reçue.

Or, samedi dernier, dans la matinée, ce dernier se fit arrêter en cherchant à vendre la montre et la chaîne à un brocanteur dont il espérait faire un recéleur.

Amené au Dépôt, il fut immédiatement interrogé, et, comme cela arrive souvent, curieux de s'être fait pincer, il dénonça ses complices. On a arrêté Gallot, mais l'on n'a pu mettre la main sur l'autre malfaiteur.

—Cet autre malfaiteur ne serait-il pas un des complices de l'enlèvement ? demanda M. Chevriot.

—Dame, c'est possible.

—On est à peu près certain qu'ils étaient trois : deux hommes et une femme.

—Oui, ils étaient trois, et la femme pourra bien être la fille Verrier, que Gallot a épousée.

—Alors cette lettre aurait été écrite par elle.

—Selon toute apparence, et c'était elle aussi, probablement, qui devait se trouver au rendez-vous du cimetière. Pourquoi n'est-elle pas allée chercher les cent mille francs ? Je l'ignore. Mais nous pouvons supposer que l'arrestation de son mari n'est pas étrangère à cela.

—Ah ! monsieur, s'écria Mme Clavière, cette femme sait où est mon enfant !

—Je le crois, madame.

—Monsieur, veuillez me donner son adresse, je vais aller la trouver.

Le chef de la sûreté sourit.

—Ce n'est pas à vous, madame, à aller trouver cette femme, répondit-il ; nous la ferons venir ici. Mais avant de donner l'ordre de la faire arrêter, permettez moi de vous adresser deux ou trois questions.

—Faites, monsieur.

—Êtes-vous bien sûre que Gallot ait participé à l'enlèvement de votre enfant ?

—Oui, monsieur, et je dis même qu'il est le seul coupable, car les autres n'ont été que des instruments dont il s'est servi.

—Enfin, vous êtes sûre. Comment avez-vous acquis cette certitude ?

—Il y a environs trois semaines, un jeune homme, qui habito l'éché à Vaucresson avec sa mère, M. Edmond Joubert, a surpris un individu inconnu et de mauvaise mine à la porte de mon jardin, et c'est sur le portrait qu'il m'a fait de cet homme que j'ai reconnu Joseph Gallot.

—Alors, madame, vous connaissez donc ce misérable ?

Mme Clavière baissa la tête et répondit d'un ton douloureux :

—Je n'ai pas à vous le cacher, monsieur, il était le mari de ma tante, la sœur de ma mère.

—Naturellement, il sait que vous avez une certaine fortune ?

—Il faut le croire.

—Sa demande de cent mille francs le dit assez. C'est bien, madame, je suis suffisamment édifié. C'est un secret que vous venez de me confier, je l'ai compris ; soyez tranquille, je n'en abuserai pas.

—Oh ! merci, monsieur.

Le chef de la sûreté écrivit rapidement quelque lignes sur une feuille de papier de service, puis sonna.

Au garçon de bureau qui se présenta, il dit :

—Gobert est-il là ?

—Oui, monsieur.

—Remettez-lui ceci. Qu'il prenne un agent avec lui et fasse diligence.

Se tournant vers M. Chevriot et la jeune femme, il reprit :

—C'est l'ordre d'arrêter immédiatement la femme Gallot.

Il continua :

—Cette femme, que l'on a surnommée la Chiffonne, est une femme soumise qui ne ressemble en rien à ses pareilles, disent les rapports de police ; loin de se faire une sorte d'auréole de l'état d'abjection dans lequel elle est tombée, elle en souffre ; très sobre, elle n'entre jamais dans un de ces débits de vin et liqueurs où ses compagnes ont l'habitude de s'enivrer ; elle est douce, polie, a un excellent caractère ; on n'a, jusqu'à ce jour, aucun délit à lui reprocher ; elle s'est éprise de Gallot, on ne sait trop pourquoi, et paraît lui être attachée. Enfin la Chiffonne est une de ces malheureuses, comme il y en a trop, que la misère, probablement, a jetées dans la boue du ruisseau. Si elle sait où est l'enfant — et elle doit le savoir, — elle nous le dira.

—Je me sens prise de pitié pour cette malheureuse, dit Mme Clavière.

—Nous saurons, madame, si elle est digne de votre intérêt. Mais revenons à Joseph Gallot ; il est capable de ne pas vouloir avouer qu'il est l'auteur de l'enlèvement ; il est donc nécessaire qu'il soit mis en présence de M. Edmond Joubert.

—Mais si la femme avoue, monsieur ?

D'abord, madame, nous ne sommes pas absolument sûrs que la Chiffonne soit la complice, ensuite elle peut nier aussi.

—C'est vrai.

—Nous avons donc besoin de M. Joubert.

—Je le ferai prévenir, monsieur, et s'il est à Vaucresson il pourra être ici à midi.

—Mettons une heure ; si vous le voulez bien, madame, et vous, monsieur le docteur, prenons rendez-vous dans mon cabinet à une heure de relevé.

—Soit, cher monsieur, à une heure, dit M. Chevriot.

Lui et Mme Clavière prirent congé du chef de la sûreté.

Pinguet, toujours scrupuleusement exact, les attendait rue du Helder.

Il reçut les instructions de Mme Clavière et partit immédiatement pour Vaucresson. S'il ne trouvait pas M. Joubert, c'est qu'il serait à Paris à son bureau. Dans ce cas Pinguet s'empresserait de revenir et, coûte que coûte, il s'arrangerait de façon à ce que le jeune homme fût prévenu que le chef de la sûreté l'attendait dans son cabinet à une heure de l'après-midi.

## IV

## LE PRISONNIER

Mme Durand et Louise ne s'étaient pas couchées. Toute la nuit, mortellement inquiètes et pleurant en face l'une de l'autre, elles avaient attendu leur maîtresse.

Au coup de sonnette de Pinguet, toutes deux se précipitèrent vers la porte.

—Où est madame ? où est André ? s'écrièrent-elles.

Pinguet se hâta de leur dire qu'elles devaient se rassurer au sujet de leur maîtresse ; puis il leur apprit pourquoi Mme Clavière était restée à Paris chez le docteur Chevriot.

—Ah ! c'est fini, c'est fini, s'écria Mme Durand en sanglotant, notre enfant est perdu, nous ne le reverrons plus !

—Je crois, au contraire, répondit Pinguet, que la journée ne se passera pas sans qu'on l'ait retrouvé.

—Ah ! Pinguet, mon ami, que Dieu vous entende !

—Maintenant, j'ai à vous demander si M. Philippe Beau-grand est venu ce matin, comme il l'avait annoncé à madame.

—Il est venu, Ah ! le pauvre jeune homme, je ne pourrais pas vous dire dans quel état il était en apprenant que madame n'était pas revenue. Il nous a quittés presque tout de suite pour aller faire, nous a-t-il dit, une visite à Mme et à M. Joubert. Peut-être est-il encore à la villa.

—Je cours m'en assurer ; il faut d'ailleurs que je voie M. Joubert.

—Allez-vous revenir ?

—Non, ne m'attendez pas.

—Philippe Beau-grand était encore, en effet, à la villa Joubert. Il causa tristement avec la mère et le fils de Mme Clavière et de son enfant. Tous trois avaient les mêmes angoisses.

Le valet de chambre annonça M. Pinguet.

—Ah ! s'écria Philippe en se dressant d'un seul mouvement, nous allons avoir des nouvelles.

Et comme on la regardait avec surprise :

—Pinguet, ajouta-t-il, est aussi un ami de Mme Clavière ; par dévouement il a voulu être son cocher.

Pinguet fut introduit dans le salon.

Mme Joubert et son fils s'étaient levés aussi pour recevoir, non le cocher de Mme Clavière, mais son ami dévoué. Et quand Philippe eut serré la main du mari de la modiste, Edmond, à son tour lui tendit la sienne.

Les questions ne se firent pas attendre.

Pinguet répondant, donnant toutes les explications qu'on lui demandait. Et quand Philippe cessa de l'interroger, il reprit :

—Je suis venu ce matin à Vaucresson afin de calmer les inquiétudes de Mme Durand et de Louise.

—Et les nôtres, monsieur, ajouta Mme Joubert !

—Oui, madame Mais c'est surtout pour M. Joubert que je suis venu.

—Pour mon fils ! fit la mère du jeune homme anxieuse.

—M. Edmond Joubert est prié de vouloir bien se trouver aujourd'hui à une heure à la préfecture de police, dans le cabinet du chef de la sûreté.

—Mais pourquoi ? demanda Mme Joubert.

—Je l'ignore, madame, on ne m'a pas tout dit.

—Je le sais, moi, dit Edmond.

La mère regarda son fils avec surprise.

—Chère mère, dit le jeune homme, tu voudrais savoir, mais je ne peux rien te dire, j'ai promis de garder le silence.

—Ah !

Et Mme Joubert se disait :

—Toujours le mystère !

S'adressant à Philippe, Pinguet reprit :

—Mme Clavière ne vous a pas oublié, monsieur Beau-grand ; elle m'a bien recommandé de demander si vous étiez venu à Vaucresson. J'ai été content quand Mme Durand m'a appris que vous deviez être encore chez Mme Joubert. Vous n'êtes pas prié de vous trouver chez le chef de la sûreté, monsieur

Beaugrand, mais je crois bien que vous pouvez y aller tout de même

—Certainement, j'irai à la préfecture de police. Si vous le voulez bien, monsieur Joubert, je vous accompagnerai afin d'avoir des nouvelles. Ma présence n'étant pas nécessaire dans le cabinet du chef de la sûreté, j'attendrai dans une salle quelconque.

—Eh bien, cher, monsieur Beaugrand, dit Edmond, vous ne pouvez plus refuser le déjeuner que nous vous offrons tout à l'heure ; nous allons tout de suite nous mettre à table, et nous partirons à onze heures et demie.

—Monsieur Pinguet veut-il aussi accepter notre déjeuner ? dit Mme Joubert.

—Merci mille fois, madame, mais je retourne immédiatement à Paris où l'on peut avoir besoin de moi.

\* \* \*

A une heure, Mme Clavière et le docteur Chevriot entrèrent dans le cabinet du chef de la sûreté. Le magistrat avait l'air vivement contrarié. Toutefois, il s'empressa d'avancer des sièges et de demander si M. Edmond Joubert avait été prévenu.

—Oui, monsieur, répondit Mme Clavière, et il va venir.

—Nous avons absolument besoin de lui.

—Et la femme, cher monsieur ? interrompit le docteur.

—Je suis désolé et furieux en même temps ; nous n'avons pas cette femme.

Mme Clavière s'agita avec malaise.

—Dimanche soir, continua, le chef de la sûreté, immédiatement après l'arrestation de son mari, la Chiffonne est entrée au domicile commun, emportant quelques hardts, et n'y a plus reparu.

—Oh ! mon Dieu, gémit la jeune femme.

—Vraiment, nous jouons de malheur ; il semble qu'il y ait dans toute cette affaire une fatalité. Mes agents se sont informés dans le quartier, nul ne peut dire ce que la Chiffonne est devenue. Mais je vais la faire chercher et il faudra bien qu'on la retrouve.

—Mon enfant, mon pauvre enfant ! dit Mme Clavière.

Et elle se mit à pleurer.

Le docteur lui prit la main.

—Marie, mon enfant, du courage, dit-il.

—Oui, madame, dit le magistrat, du courage, et surtout ne désespérez pas.

Le garçon de bureau annonça M. Edmond Joubert.

—Faites entrer M. Joubert. Ah ! le prisonnier est-il là ?

—Oui, monsieur.

—C'est bien.

Edmond Joubert entra dans le cabinet.

Mme Clavière et le docteur lui tendirent silencieusement la main.

—Je vais faire venir notre homme, reprit le chef de la sûreté.

—Est-il donc nécessaire qu'il me voie, monsieur ? demanda la jeune femme.

—Nullement, d'abord, nous verrons ensuite. Du reste, je tiens à l'interroger sans témoins.

Et, ouvrant une porte, il ajouta :

—Madame, messieurs, veuillez passer dans cette pièce.

Dès qu'il fut seul, il s'assit devant son bureau et sonna. Le garçon de bureau parut.

—Dites qu'on amène le prisonnier.

Un instant après le borgne entra dans le cabinet escorté de deux gardes municipaux.

—Gallot, lui dit le magistrat, vous avez été arrêté pour avoir pris part à une attaque nocturne, à main armée ; votre victime n'est pas morte et ses jours ne sont pas en danger, ce qui rend votre affaire moins grave. Vous n'êtes pas un repris de justice, puisque vous n'avez encore encouru aucune condamnation ; mais nous avons sur vous des renseignements déplorablement : vous faites partie d'une bande de voleurs.

—C'est faux, je suis un ouvrier.

—Vous avez été ouvrier serrurier, bon ouvrier même, mais depuis longtemps vous ne travaillez plus. Au lieu de continuer à gagner honnêtement votre vie, vous êtes devenu un rôdeur de nuit, un cambrioleur ; on vous présente comme un malfaiteur des plus dangereux.

—Encore une fois, c'est faux.

—Quels sont aujourd'hui vos moyens d'existence ?

—J'ai une femme, elle travaille.

Mais passons. C'est samedi que votre complice dans l'attaque nocturne s'est fait arrêter ; où avez-vous passé cette journée de samedi dernier ?

—Chez moi, tranquillement.

—Vous mentez ! Vous êtes sorti le vendredi matin accompagné de votre femme, la nuit de vendredi à samedi vous n'avez pas couché chez vous, vous n'êtes rentrés à votre domicile que le samedi soir, très tard. Où avez-vous passé la journée de vendredi et celle de samedi ?

Le prisonnier resta silencieux.

—Répondez ! ordonna le chef de la sûreté.

—Eh bien, je ne me rappelle plus.

—Vous avez la mémoire courte. Ecoutez, Gallot, vous êtes dans une situation grave, très grave ; mais n'ayant eu encore aucune condamnation, vous pourriez avoir quelque droit à l'indulgence de la justice. Et cependant une nouvelle charge pèse sur vous, et celle-ci est encore plus terrible que celle de l'attaque nocturne.

Le misérable regarda le chef de la sûreté avec une sorte d'effarement.

—Je ne comprends pas, balbutia-t-il.

—Gallot, répondez et dites la vérité, où êtes-vous allé samedi avec votre femme ?

—Je ne sais pas.

—Ah ! vous ne savez pas ? Eh bien, moi, je vais vous le dire : vous êtes allés tous deux à Vaucresson.

Le borgne eut un tressaillement qui n'échappa point à son interlocuteur. Cependant, conservant tout son sang-froid :

—Hein, tit-il, Vaucresson ? qu'est-ce que c'est que ça, Vaucresson ?

Mais il se disait :

—Ah ! la taupe ! elle s'est fait pincer et elle a parlé ! Et pourtant. Prenons garde et jouons serré.

—Vraiment, reprit le chef de la sûreté d'un ton ironique, vous ne connaissez pas Vaucresson, vous ne savez pas que c'est une commune des environs de Paris ?

—Ma foi, non, je ne savais pas.

—Alors vous n'êtes jamais allé dans ce village ?

—Jamais.

—Et pourtant vous y avez été vu.

—Impossible ; je viens d'entendre parler de ce pays-là pour la première fois.

—Ainsi vous n'êtes jamais allé à Vaucresson ?

—Je viens de vous le dire.

—Vous niez avec une singulière audace.

—Je ne peux pas dire ce qui n'est pas pour vous faire plaisir.

—Je vous répète que vous êtes allé plusieurs fois à Vaucresson et qu'on vous y a vu.

—Non, non, c'est faux.

Le magistrat se leva brusquement, ouvrit la porte de la pièce voisine et dit :

—Monsieur Joubert, venez !

Le jeune homme entra.

Le chef de la sûreté regarda fixement le prisonnier.

Il le vit tressailler et pâlir. Du reste, il n'existait plus un doute dans sa pensée.

Malgré tout, l'ancien serrurier conservait sa présence d'esprit et se disait :

—C'est ma nièce qui a deviné que j'étais l'auteur de l'enlèvement du gosse, grâce à ce panté à figure de Don Quichotte, qui a jaspiné. La Chiffonne ne s'est pas laissé pincer comme

j'en ai eu peur un instant ; allons donc, c'est une fine mouche, la Chiffonne, elle s'est donné de l'air. Un pied de nez aux roussins et on cherche. On ne sait rien, on ne saura rien, on ne retrouvera pas le bébé.

—Monsieur Joubert, reconnaissez-vous cet homme ? demanda chef de la sûreté.

—Oh ! parfaitement, monsieur, répondit Edmond.

—C'est bien lui que vous avez vu à la porte du jardin de Mme Clavière ?

—Oui, monsieur, c'est bien cet homme que j'ai vu à la porte du jardin de Mme Clavière, feignant de dormir.

—Va, *féniant* toi-même se dit tout bas le borgne.

—Eh bien, Gallot, reprit le magistrat, vous voilà confondu.

—Oh ! pas le moins du monde, monsieur le chef de la sûreté, répliqua le misérable avec aplomb, je ne connais pas ce monsieur et il ne me connaît pas ; je ne dis pas que c'est un faux témoin, mais il se trompe.

—Ah ! c'est trop fort ! exclama Edmond.

—Monsieur Joubert, dit vivement le magistrat, ne vous donnez pas la peine de répondre à cet homme.

S'adressant au prisonnier, il reprit :

—Toutes vos dénégations sont inutiles, nous avons des preuves de votre crime.

—Des preuves, vous avez des preuves ? Eh bien, c'est ça qui est trop fort, par exemple. Et d'abord de quel crime m'accusez-vous ?

—D'avoir pénétré par escalade dans la propriété de Mme Clavière à Vaucresson, et d'avoir enlevé l'enfant de cette dame.

—Ah ! en voilà bien d'une autre, j'ai enlevé un enfant, moi, moi ?

—Oui, vous, Joseph Gallot, assisté de deux complices.

Le misérable haussa les épaules.

—Une drôle d'invention tout de même, fit-il.

—Gallot, qu'avez-vous fait de cet enfant ? où est-il ? Je vous adjure de le dire.

—Vrai, monsieur le chef de la sûreté, je ne comprends rien, mais rien du tout à ce que vous me dites.

—Il ne parlera pas, se dit le magistrat.

Il prit sur son bureau la lettre de la Chiffonne et la plaçant sous l'œil du borgne :

—Qui a écrit cette lettre ? demanda-t-il.

—Tiens, vous me faites là une question drôle... es-ce que je peux savoir, moi ?

—Gallot, c'est la Chiffonne, votre femme, qui a écrit cette lettre.

—Allons donc !

—Cette lettre, que Mme Clavière a reçue lundi matin, a été écrite par votre femme dimanche, dans l'après-midi, et vous en connaissez le contenu.

—De plus en plus drôle, grommela le prisonnier.

—Contre cent mille francs que vous demandiez, vous deviez rendre l'enfant. Eh bien, si votre femme était allée hier au cimetière, où Mme Clavière l'a attendue, elle aurait reçu les cent mille francs.

L'œil du bandit s'éclaira d'une lueur fauve.

—Vous entendez, Gallot, elle aurait reçu les cent mille francs en billets de banque, elle aurait ensuite rendu l'enfant et l'affaire eût été étouffée, et vous n'auriez pas maintenant à rendre compte à la justice du double crime de rapt et de séquestration d'enfant.

Il y eut, dans la physionomie de Gallot, un mouvement qui fit penser au chef de la sûreté qu'il était parvenu à ébranler le misérable.

—Mais, continua le magistrat, vous pouvez encore avoir droit à l'indulgence, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, dites où est l'enfant.

—Mais encore une fois, répliqua Gallot, grimaçant, je ne sais rien de cette affaire, je ne comprends rien à tout cela.

—Gallot, écoutez bien ceci : En ce moment, cette très grave affaire peut encore être étouffée et demain il sera trop tard ; dites où est l'enfant.

—Mais puisque je vous dis que je ne sais rien de cette affaire.

Le front du magistrat se plissa et il ne put réprimer un vif mouvement d'impatience.

Quant à Edmond Joubert, s'il n'avait pris conseil que de son indignation il se serait précipité sur le misérable et l'aurait étranglé.

Tout à coup, la porte en face du prisonnier s'ouvrit et Mme Clavière parut, les joues inondées de larmes.

M. Chevriot était derrière elle.

Ils avaient tout entendu.

A la vue de sa nièce, Gallot eut un haut-le-corps et fit un pas en arrière.

Mais son regard restait comme rivé sur le visage pâli de la jeune femme.

—Mâtin, se dit l'horrible gredin, elle est encore plus belle que dans le temps.

Mme Clavière s'avança lentement, puis tendant vers Gallot ses mains tremblantes :

—Monsieur, mou enfant, rendez-moi mon enfant ! s'écria-t-elle.

Il resta immobile et silencieux, mais la regardant toujours, l'œil brillant.

—Au nom de Dieu, je vous en supplie, monsieur, reprit la pauvre mère, dites-moi où est mon enfant !

—Le borgne resta impassible... Sur son visage pas un muscle ne remuait.

Mme Clavière tendait toujours vers lui ses mains suppliantes. Elle continua :

—Vous avez fixé la rançon de mon fils à cent mille francs, je vous en donnerai deux cent mille, dites-moi où est mon enfant !

Toujours le même silence, la même immobilité, le même regard brillant.

Il voyait les larmes de la mère, il devinait les tortures de son cœur, il était content, le monstre !

La malheureuse reprit d'une voix déchirante :

—Dites, monsieur, dites, qu'exigez-vous de moi ? Faut-il que je vous implore à genoux, les mains jointes ?

—Elle se serait agenouillée devant le hideux scélérat si le chef de la sûreté ne l'en avait pas empêchée.

—Oh ! mon enfant, mon enfant ! poursuivit-elle d'une voix coupée par des sanglots ; mais il ne vous a rien fait ce pauvre innocent. Pitié, pitié, ayez pitié de mon enfant !

—Le visage du misérable était subitement devenu très sombre.

—Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria la pauvre mère, éperdue, haletante, mais que faut-il donc que je lui dise pour l'émouvoir ?

..... Cette scène n'était plus du goût de l'ancien serrurier, car se tournant brusquement vers le chef de la sûreté :

—Est-ce que vous allez encore longtemps me garder ici ? lui dit-il.

Le magistrat eut dans le regard un éclair de colère.

Mme Clavière laissa échapper une plainte sourde.

—Ah ! s'écria-t-elle, brisée par la douleur, ce n'était pas seulement pour avoir de l'argent qu'il m'a pris mon enfant, c'est aussi une vengeance !

—Joseph Gallot, prononça le chef de la sûreté, d'une voix impérative, une dernière fois, je vous adjure. dites où est l'enfant !

—Enfin, c'est fini, tant mieux, répondit froidement le gredin.

Le magistrat frappa du pied avec une colère contenue.

S'adressant aux gardes :

—Emmenez cet homme, ordonna-t-il.

Mme Clavière s'était affaissée sur un siège.

—Ah ! j'ai rarement vu un pareil scélérat, dit le chef de la sûreté quand le prisonnier fut sorti entre les deux gardes.

Il s'approcha de la jeune femme.

Elle le regarda avec une expression navrante.

— Mon pauvre enfant, mon pauvre enfant ! gémit-elle.  
 — Du courage, madame, du courage, et, laissez-moi vous le dire encore, ne désespérez pas.  
 Le vieux médecin ajouta :  
 — Dieu est là !

V

## A SAINT-MANDÉ

On cherchait l'enfant, on cherchait la Chiffonne, on cherchait l'individu qui avait pris part à l'enlèvement en remplissant les fonctions de cocher.

En dépit de tous leurs efforts et bien qu'ils fussent stimulés par la promesse d'une forte gratification, les agents de la sûreté ne trouvaient ni l'enfant, ni la Chiffonne, ni le cocher.

Les agents étaient allés dans tous les dépôts des voitures de place, chez tous les loueurs de voitures de remise.

Dans les dépôts de la Compagnie des petites voitures, on avait placé des affiches disant qu'une récompense de deux mille francs serait accordée à celui qui ferait connaître le cocher cherché ou donnerait seulement des indications précises sur sa personne.

Une note dans le même sens avait été insérée dans les journaux.

Et l'on ne découvrait rien.

Pendant les premiers jours qui avaient suivi son entrevue avec son oncle, dans le cabinet du chef de la sûreté, Mme Clavière avait été assez calme, relativement. Elle avait un espoir.

Elle s'était dit que, puisque la Chiffonne n'était pas une méchante femme, elle comprendrait la douleur, les souffrances d'une mère à qui l'on a pris son enfant, se laisserait attendrir et, prise de pitié, lui ramènerait son fils ou tout au moins lui écrirait pour la tranquilliser.

Mais quand elle se fut convaincue qu'elle s'était bercée d'un vain espoir, la douleur de la pauvre mère n'eut plus de bornes ; c'était un désespoir en présence duquel on se sentait frissonner.

Les crises de larmes et de sanglots se succédaient, nombreuses. Et quand ses yeux n'avaient plus de larmes, que sa poitrine brisée n'avait plus de sanglots, c'étaient des plaintes, des gémissements à fendre l'âme.

Ces crises de désespoir la prenaient à toute heure, le jour, la nuit. Elle ne dormait plus. Son beau visage amaigri avait une pâleur d'ambre ; ses traits étaient tirés ; ses yeux caves, toujours brillants de fièvre, s'entouraient d'un cercle noir. En une semaine elle avait vieilli de dix années.

Elle ne prenait plus aucun soin de sa personne. Elle se mettait au lit parce qu'on lui disait : il faut vous coucher. Elle se levait le matin de bonne heure, s'habillait machinalement, et c'était à peine si elle baignait sa figure dans l'eau fraîche, si elle passait le peigne dans sa magnifique chevelure blonde.

Elle était souvent dans un état de torpeur qui faisait craindre qu'elle ne tombât sérieusement malade.

Parfois, sortant tout à coup de son absorption, elle dressait sur ses jambes, farouche, le regard chargé d'éclairs, et était prise d'un accès de fureur qui faisait trembler. Alors c'était une suite d'imprécations terribles : elle s'en prenait au ciel, à la terre, aux hommes, aux choses, à tout. Et avec de grands cris rauques elle appelait son enfant.

Si on l'y eût laissée, elle serait restée une journée entière dans sa chambre ou dans un des salons, assise à la même place, la tête penchée sur son sein.

Mais il fallait qu'elle prit un peu d'exercice ; on la forçait à descendre au jardin. Elle se promenait, marchant lentement, allant de tous les côtés, excepté à l'extrémité du petit parc où se trouvait la porte. Elle s'arrêtait aux endroits où son fils avait l'habitude de jouer le plus souvent, et les yeux fixés sur le sol, immobile, songeuse, absorbé en elle-même, elle restait quelquefois un long quart d'heure à la même place.

En d'autres moments elle allait et venait, les yeux égarés, hochant la tête, agitant les bras, poussant de longs soupirs.

La voyant ainsi, Mme Durand et Louise s'effrayaient ; elles

avaient la même pensée qu'elles n'osaient pas se communiquer. Elles avaient, pour que leur maîtresse ne devint folle.

Mme Clavière ne semblait être mieux pour les fidèles servantes que lorsqu'elle avait une visite. Et presque chaque jour quelqu'un venait la voir.

Quand ce n'était pas M. Chevriot ou M. Mabillon ou Philippe Beaugrand, c'était le curé ou le maire de Vaucresson, puis aussi Mme Joubert, qui vint deux fois accompagné de son fils.

Mme Clavière, en effet, faisant des efforts pour bien accueillir les visiteurs, sortait de son inquiétante torpeur. Devant quelqu'un elle n'avait pas de ces terribles accès qui bouleversaient les servantes.

Avec assez de calme, mais non sans pleurer, elle écoutait les paroles de consolation qu'on lui adressait. On parvenait même à la faire causer un peu.

Tous lui disaient d'espérer. Oh ! espérer ! Ce mot résonnait à ses oreilles comme une lugubre raillerie. Hélas ! elle n'espérait plus.

Cependant, avec un redoublement d'activité et de zèle, les agents de la police de sûreté continuaient leurs recherches.

Ils ne trouvaient pas le complice de Gallot et de la Chiffonne ; ils le cherchaient à Paris et il était en Belgique. Cet individu, de nationalité belge, était un voleur de profession. Le samedi soir, après l'enlèvement de l'enfant, l'ancien serrurier lui avait donné deux louis, prix convenu ; aussitôt il s'était rendu à la gare du Nord et était parti, avec l'espoir que, dans son pays, son métier serait plus lucratif.

Les agents ne trouvaient ni l'enfant, ni la Chiffonne ; et cependant l'enfant et la Chiffonne étaient tout près de Paris, à Saint-Mandé, chez cette amie de la femme de Gallot à qui l'enfant avait été confié dès le premier jour et qui avait accepté, comme histoire vraie, le conte que la Chiffonne lui avait glissé en douceur.

Cette femme, qui se nommait Aurélie Gosselin et était âgée de trente ans, avait aussi sa douloureuse histoire.

Née dans la Nièvre, elle était venue à Paris à dix-huit ans. Après avoir été d'abord domestique, elle avait appris l'état de passementière.

A vingt-six ans elle avait épousé un garçon de café. Malheureusement, Gosselin avait une mauvaise santé, il était poitrineux. Elle eut un garçon à qui elle donna les prénoms de Aurélien-Marius-André et qu'elle appela Marius comme son mari. Le petit Marius reçut le baptême dans la petite église du village niver nais.

Trois jours après, Aurélie reçut une lettre qui la rappelait en toute hâte à Paris. Son mari, qu'on avait transporté à l'hôpital, était à l'agonie ; elle arriva juste à temps pour lui fermer les yeux.

Elle avait laissé son enfant à sa mère, mais la paysanne était pauvre, très pauvre ; elle dut travailler dur, — car la passementerie ne rapporte pas beaucoup, — pour se suffire à elle-même et afin, surtout, que là-bas, la vieille mère et le petit ne manquassent de rien.

Quand il eut deux ans, elle reprit son enfant ; il ne profitait pas, au village, il était toujours malingre, souffreteux. Hélas ! le pauvre petit avait dans le sang le germe de la maladie qu'il avait emportée de son père. Il était condamné dès le jour de sa naissance. Il mourut. Aurélie, qui pleurait encore son cher petit, était donc parfaitement disposée à accueillir l'enfant que la Chiffonne lui amenait et qu'elle lui présentait comme orphelin de père et de mère. Il était à peu près du même âge que son fils et — heureuse coïncidence — il s'appelait André, un des prénoms de son cher petit mort.

Certes, l'enfant de Mme Clavière aurait pu tomber plus mal.

Aurélie avait encore dans sa chambre, près du sien, le petit lit de son fils ; il fut vite préparé pour recevoir celui qui, pendant quelque temps, allait prendre la place laissée par Marius. La passementière, du reste, avait encore dans son armoire le linge et les effets d'habillement de son enfant.

Inutile de dire qu'elle combla de caresses le petit André et mit tout en œuvre pour le consoler et sécher ses larmes.

Tout de suite elle avait remarqué qu'il n'était pas vêtu comme un enfant d'ouvriers ou de gens pauvres. Elle en avait fait l'observation à la Chiffonne, qui avait répondu :

— Dans ces petites villes de province les malheureux sont tous comme ça : ils n'ont pas, souvent, de quoi s'acheter du pain et ils ne trouvent rien de trop beau à mettre sur le dos de leurs enfants.

Aurélie eut un sourire de mère.

Toutefois, le lendemain, quand elle leva l'enfant, bien que ce fût dimanche, elle l'habilla complètement avec un des vêtements de son fils.

Elle achevait la toilette d'André lorsque la Chiffonne survint.

— Tiens, fit-elle, tu lui as mis les affaires de ton petit.

— Son costume, brodé à la main, est trop joli, trop beau pour lui laisser galvauder.

— Au fait, tu as raison, il aura bien le temps de l'user. Nous le lui mettrons mardi si, comme je le pense, je viens le prendre pour le mener promener.

Ayant fait sa visite à son amie et à l'enfant, la Chiffonne retourna vito rue des Vinaigriers où avec l'ancien serrurier, elle écrivit la lettre que nous connaissons :

Ce fut Gallot qui se chargea de la mettre à la poste. Tous jours plein de prudence, — les coquins en manquent rarement — il la porta au bureau de la place de la Bourse.

Ensuite il se rendit chez un marchand de vin du quartier du Temple où il était sûr de trouver quelques camarades.

En effet, trois étaient là

L'un d'eux dit à l'ancien serrurier :

— Sais-tu la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Comme il voulait vendre la chaîne et la montre du bourgeois de l'autre nuit, Filoselle a été pincé.

— Diable !

— Te voilà prévenu, tiens-toi sur tes gardes.

A la Centrale de Melun, Filo-elle s'est fait mouton ; c'est un traître, toujours prêt à vendre ses frères ; à l'heure qu'il est, il doit déjà vous avoir dénoncés, toi et l'autre.

D'un coup de poing sur la table Gallot renversa les bouteilles et fit sauter le vin des verres.

— S'il a fait ça, le chien, dit-il sourdement, je lui crèverai la peau du ventre.

Après avoir trinqué et vidé son verre, le borgne sortit du débit et, ayant l'air tranquille d'un honnête citoyen, se dirigea, sans se presser, vers sa demeure.

La nuit commençait à venir ; la Chiffonne, qui n'attendait plus son homme, se disposait à sortir.

Soudain, Gallot se précipita dans le taudis pâle, effaré, essoufflé. Ayant vite refermé la porte, il dit à la Chiffonne :

— Je vais être arrêté !

— Ah ! répliqua-t-elle, terrifiée, je t'avais prévenu, je ne voulais pas...

— Hé, il ne s'agit point du gosse de Vaucresson.

— Il y a donc autre chose ?

— Parbleu !

— Et l'on va t'arrêter ?

— Je viens de te le dire.

— Tu te trompes peut-être.

— Je ne me trompe pas ; une canaille m'a dénoncé.

— Mais qu'as-tu donc fait ?

— Ça, c'est pas ton affaire.

— Comment sais-tu qu'on va t'arrêter ?

— D'abord, un camarade m'a averti, et puis je viens de voir dans la rue des hommes qu'on reconnaît à leur allure, ce sont des roussins ; ils sont au moins quatre ; ils pouvaient se jeter sur moi, si j'avais fait mine de fuir ; hardiment, voulant te voir, ayant à te parler, je me suis avancé ; ils ne m'ont pas mis la main au collet, ils m'ont laissé passer. Une politesse. Mais ils vont venir, je ne peux pas leur échapper et je sais ce qui m'attend.

Tonnerro ! être pincé en ce moment, pas de chance !

— Alors je vais être arrêté aussi, moi ?

— Des bêtises ! Tu n'as pas été dénoncée, toi, et d'ailleurs, tu n'as rien fait.

Mais le temps passe, parlons peu et parlons bien.

Tu n'iras pas après-demain au Père-Lachaise, je te le défends.

— Mais la dame y viendra.

— Ça m'est égal.

— Elle attendra.

— Ça m'est égal.

— Pourquoi ne pas faire ce qui a été dit : prendre les cent mille francs et rendre l'enfant ?

— Ah ! vraiment, la Chiffonne, tu aurais le cœur d'empocher l'argent pendant que je serais en prison ? Tonnerro de Dieu ! si tu faisais ça... Tiens, regarde ces deux pattes, ce sont des tenailles, je t'étranglerais !...

Tu n'iras pas au cimetière...

— Je n'irai pas.

— C'est bien.

— Mais l'enfant ?

— Tu le garderas.

— Comment, tu ne veux pas que je le rende à sa mère ?

— Non, non, mille fois non ! Ce n'est pas pour rien que je me suis donné le mal de l'aller prendre à Vaucresson. L'affaire n'est pas manquée, elle n'est que retardée ; ce qui ne sera pas fait après-demain, nous le ferons à ma sortie de prison. Arrange-toi comme tu voudras, mais quand je reviendrai, serait-ce dans trois ans, dans cinq ans, il faudra que je retrouve le petit.

Ecoute la Chiffonne, si tu l'avais rendu ou si tu ne pouvais pas me dire :

“ Il est à tel endroit ”, aussi vrai que je n'ai plus qu'un œil, je te saignerais comme une poule !

Maintenant, autre chose : on ne sait pas ce qui peut arriver, on peut découvrir que c'est nous qui avons enlevé l'enfant ; pour cette raison, tu n'es plus en sûreté ici ; dès ce soir, il faut que tu disparaisses et que tu saches si bien te cacher que les plus malins de la Rousse ne puissent te mettre la main dessus.

A ce moment, un grand bruit de pas retentit dans l'escalier.

— Ce sont eux, ils montent, dit froidement le bandit. Ah ! si pour venir ils avaient seulement attendu jusqu'à dix heures, ils n'auraient plus trouvé leur gibier au gîte. Enfin, il n'y pas à hurler ni à faire le méchant ; cette fois je suis pris, je me suis jeté comme un imbécile dans la gueule du loup. Mais voilà, la Chiffonne, je voulais te dire ce que je t'ai dit ; ne l'oublie pas.

On frappa violemment à la porte.

On y va, cria l'ancien serrurier.

Et lui-même alla ouvrir.

— Ah ! c'est vous, messieurs, dit-il d'un ton gouailleur, je vous attendais.

Deux agents le saisirent.

— C'est bon, c'est bon, fit-il, on sait se tenir, il n'y aura pas de *chahut* on a du respect pour la justice.

— Est-ce que nous emmenons aussi la femme ? Jemanda un troisième agent.

Le borgne tressaillit, et la Chiffonne se recula instinctivement jusqu'au fond de la pièce.

— Dans l'ordre qui m'a été donné, répondit le chef de l'escouade, il n'est pas parlé de la femme ; si l'on a besoin d'elle, on nous le dira.

— A la bonne heure ! se dit Gallot, soulagé d'une pesanteur énorme.

Les agents l'entraînèrent.

La Chiffonne s'était affaissée, défaillante. Au bout de quelques instants, elle se remit sur ses jambes.

— Il m'a dit que je n'étais plus en sûreté ici, murmura-t-elle, je crois bien qu'il a raison et que, sans tarder, je dois partir. Mais où vais-je aller ?

Elle resta un instant songeuse, puis, se frappant le front :

—Oui, se dit-elle, je n'ai que cette ressource là.

Une heure et demie plus tard, elle frappait à la porte de son amie Aurélie.

—Qui est là ? demanda celle-ci.

—Moi, Julie.

Aurélie ouvrit... Elle était en chemise, prête à se mettre au lit. Le petit André dormait.

—Comment, c'est toi ! fit la veuve, qu'est-ce qui t'amène à pareille heure ?

—Ah ! ne m'en parle pas, je viens te demander asile.

—Je veux bien te recevoir et t'offrir la moitié de mon lit ; mais que t'est-il donc arrivé ?

—Un coup de tête ; je me suis disputée avec ma patronne et tout de suite j'ai tout lâché.

La Chiffonne avait toujours fait croire à son amie qu'elle était en place.

—Je ne savais pas que tu avais une mauvaise tête, dit Aurélie.

—Que veux-tu ! on est parfois poussé à bout ; les maîtres aujourd'hui sont d'une exigence... Eh bien, j'en ai assez d'être au service des autres ; je ne veux plus me placer, on tombe trop souvent dans une baraque.

—Qu'est-ce que tu feras ?

—Autre chose. Tiens, il me vient une idée, tu m'apprendras ton métier de passementière. Est-ce long à apprendre, la passementerie ?

—Non, mais on gagne si peu !

—Bah ! pourvu que ça donne à manger... C'est dit, je veux être passementière et ouvrière comme toi.

—J'ai bien peur que tu n'en aies vite assez.

—Tu te trompes, ma chère, tu verras. Pendant quelques temps je resterai ici, avec toi, si je ne te gêne pas trop.

—Oh ! me gêner !

—Je te promets que nous ferons bon ménage ; c'est moi qui ferai la cuisine, si tu veux. Et puis, comme nous ne pouvons le garder longtemps, je chercherai un endroit où, sans avoir à payer cher, on voudra bien prendre mon petit neveu.

Les deux amies se couchèrent.

Le lendemain ce fut la Chiffonne qui leva et habilla l'enfant. Aurélie s'était mise à son ouvrage.

André ne pleurait plus ; les douces paroles, les caresses avaient apaisé son gros chagrin ; mais il répétait toujours :

—Je veux voir maman !

—Eh ! bien, oui, mon petit André, disait la Chiffonne, si tu es bien sage, je te mènerai voir ta maman.

—Je serai bien sage...

Et la Chiffonne embrassait l'enfant. Et avec des larmes dans les yeux elle murmurait :

—Pauvre petit !

C'était à la mère qu'elle pensait.

Quand elle eut fait les deux lits, nettoyé, mis tout en ordre dans la chambre et donné à l'enfant, pour son déjeuner, une tartine de confiture, elle s'assit en face d'Aurélie.

—Si tu veux, dit-elle, je vais commencer mon apprentissage.

La passementerie lui donna une bande d'étoffe, qui devait être soutachée, d'abord, sur un dessein tracé, garnie de perles de jais ensuite, et lui indiqua la manière de s'y prendre.

La Chiffonne n'avait pas la tête dure, elle était intelligente, adroite, avait les doigts souples ; au bout d'une heure elle ne travaillait déjà plus comme une apprentie.

—C'est très bien, disait Aurélie, je suis vraiment émerveillée ; si tu continues, tu seras dans trois mois une bonne ouvrière passementière.

—Je t'ai dit que je voulais être ouvrière.

L'enfant, qui avait promis d'être bien sage, s'amusa avec quelques jouets ayant appartenu à Marius.

A onze heures, Aurélie dit à son amie :

—Il faudrait aller chercher quelque chose pour notre déjeuner.

La Chiffonne tira un louis de sa poche et la tendit à Aurélie.

—Mais je n'ai pas besoin de ta pièce d'or, dit celle-ci, je ne suis pas à court d'argent, Dieu merci.

—N'importe, prends toujours.

—Alors, c'est moi qui vais aller aux provisions ?

—Tu connais ton quartier, tu as tes fournisseurs, tu sauras mieux faire que moi.

D'ailleurs ce sera toujours toi qui achèteras ; je me contenterai de faire notre cuisine.

Comme Aurélie se préparait à sortir, la Chiffonne lui dit :

—Tu n'as pas besoin de raconter aux gens que tu as donné asile à une de tes amies ; cela les rendrait curieux et ce serait un sujet à questions qui t'ennuieraient et moi aussi.

Ne parle de moi à personne, ça me fera plaisir ; je n'ai pas besoin qu'on me connaisse dans le quartier, pas même dans la maison.

—C'est bien, sois tranquille, répondit Aurélie.

Bonne femme sans malice, la veuve Gosselin n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez.

## VI

## CE QUE FAIT LA CHIFFONNE

La Chiffonne, habituée à courir les rues (c'était devenue très casanière. Cependant elle sortait le soir, pour prendre l'air, quand elle ne risquait pas d'être reconnue ; mais elle n'allait pas loin et ne tardait jamais à rentrer. Elle se trouvait si bien dans le modeste logement de son amie !

Elle était là tranquille et aurait pu se trouver relativement heureuse si elle n'avait pas été constamment obsédée par toutes sortes de pensées sombres.

C'est qu'elle pensait sans cesse à la dame du cimetière, à cette pauvre mère à qui Joseph Gallot et elle, complices du crime, avaient volé son enfant.

Elle se représentait Mme Clavière tout en larmes, pâle, défaite, échevelée, les yeux éteints, se traînant comme une mourante.

La nuit, hallucinée, elle voyait la malheureuse mère se torturer dans les convulsions du désespoir et croyait entendre ses gémissements ; ou bien elle la voyait, les yeux hagards, se traînant à ses pieds et lui criant d'une voix sépulcrale : Misérable, infâme, rends-moi mon enfant !

Rendre l'enfant ! Ah ! oui, voilà ce qu'elle aurait voulu faire ; mais elle ne le pouvait pas, son homme le lui avait défendu.

Si elle croyait entendre les cris de douleur de la mère, elle avait toujours aussi dans les oreilles les paroles menaçantes du borgne. Et puis, malgré qu'il fût loin d'elle, en prison, elle était toujours sous la domination du misérable.

Non, elle ne pouvait pas rendre l'enfant. Et elle souffrait cruellement, la malheureuse, car bien qu'elle n'eût jamais été mère, elle sentait aux palpitations de son cœur, aux mouvements de ses entrailles, les horribles tortures qu'éprouvait la mère du petit André.

Elle eut la bonne pensée d'écrire à Mme Clavière. En lui disant : " Ne vous inquiétez pas, votre enfant est toujours en parfaite santé, les bons soins ne lui manqueront jamais, et un jour on vous le rendra ", elle savait qu'elle ferait couler un baume de paix dans son âme.

Quelques lignes à écrire, c'était facile. Et pourtant elle ne le fit point, elle n'osa pas.

Elle craignait d'être découverte ; elle avait une horrible peur de la prison et elle se figurait que si elle écrivait à Mme Clavière, sa lettre la trahirait.

Une crainte irrésistible, quo rien ne justifiait, une frayeur chimérique arrêta un bon mouvement du cœur.

Néanmoins, elle comprenait bien qu'elle était lâche et elle essayait de se pardonner elle-même par un redoublement de tendresse pour l'enfant.

C'était elle qui faisait le ménage, soignait le petit, préparait les repas pendant que son amie travaillait. Celle-ci, qui n'avait



plus à s'occuper de ceci, de cela, faisait plus d'ouvrage, et, par suite, gagnait davantage. De son côté, la Chiffonne gagnait bien soixante ou soixante-quinze centimes dans sa journée, ce qui était joli pour une apprentie.

Bref, l'argent ne manquait pas et l'enfant s'en trouvait bien, car Aurélie et la Chiffonne ne sortaient jamais sans lui rapporter quelque chose : un jouet acheté au bazar, pas cher, ou une friandise, surtout des cerises qu'il aimait beaucoup.

Devant son amie la Chiffonne cachait ses préoccupations et avait l'air gai ; mais quand Aurélie allait chercher de l'ouvrage, en reportant celui qui était achevé, la Chiffonne pleurait.

Et c'était surtout quand elle pleurait qu'elle mettait tout son cœur à embrasser l'enfant.

Elle sentait qu'elle avait besoin d'être pardonnée, et c'était au pauvre petit qui lui disait : " Je voudrais bien voir maman, " qu'elle demandait pardon.

Dès les premiers jours de son installation à Saint Mandé, en l'absence d'Aurélie et à son insu, elle avait écrit deux lettres, l'une au maire et l'autre au curé de Sercotte, le village de la Nièvre où était née son amie.

C'était une idée qui lui était venue, le commencement d'exécution d'un plan qu'elle avait conçu, afin de se conformer aux ordres que son homme lui avait donnés.

Elle demandait au maire de Sercotte de bien vouloir lui envoyer l'extrait de naissance du petit Gosselin Aurélien Marius-André.

Elle avait joint à sa lettre trois francs en timbres poste.

Elle pria le curé de lui faire parvenir le certificat de baptême d'Aurélien-Marius-André.

Dans sa lettre au curé elle avait mis deux francs également en timbres-poste.

Douce, polie, avenante, insinuante, elle avait sur, après deux ou trois courtes causeries, se faire une amie de la concierge.

Elle lui dit un soir, d'un air mystérieux :

— J'attends deux lettres de province, mais il ne faut pas que mon amie ait connaissance de cela. Il s'agit d'une surprise agréable que je veux lui faire.

— Compris, dit la concierge, on ne dira rien à m'âme Gosselin.

— Quand les lettres arriveront, vous les garderez dans votre commode et ne les remettrez qu'à moi-même.

— C'est entendu.

La Chiffonne attendit cinq ou six jours tranquillement.

— C'est le temps qu'il faut au maire et au curé pour me répondre, se disait-elle.

Mais la semaine entière s'étant écoulée, elle devint inquiète, se tourmenta. Est-ce qu'on ne lui enverrait pas les papiers qu'elle demandait ? Qui sait ? on avait peut-être deviné ses intentions. Et comme c'était mal ce qu'elle voulait faire, et que sa conscience n'était pas en paix, elle s'imaginait que quelque chose de terrible la menaçait.

Quand elle descendait le soir, hésitante, craintive, elle interrogeait la concierge, qui lui répondait :

— Rien encore aujourd'hui, m'amzelle Julie.

Enfin le quinzième jour après l'envoi de ses lettres, le mercredi soir, comme elle passait devant la loge sans oser s'arrêter, la concierge lui fit de la main signe d'entrer.

Elle franchit le seuil.

— Mais venez donc, m'amzelle Julie.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Ah ! oui, mais vous n'y pensez donc plus ?

La Chiffonne s'était si bien persuadée qu'on ne recevrait rien du maire et du curé, qu'elle répondit à la concierge :

— À quoi donc ?

— Êtes-vous drôle, ce soir ! mais à ces lettres que vous attendez !

— Oh ! si, j'y pense.

— Eh ! bien, cette fois, ça y est, je les ai.

La Chiffonne ne put s'empêcher de tressaillir.

— Vrai, fit-elle, vous les avez ?

— Puisque je vous le dis ; il y en a une grande et une petite ; vous voyez bien que les choses finissent toujours par arriver.

La concierge ouvrit le tiroir de sa commode où elle prit les deux lettres qu'elle remit à la Chiffonne.

— Hein, vous les avez, vos fameuses lettres, vous voilà contente à cet heure !

— Oui, je suis contente, merci, merci bien, mère Taupin. Mais vous savez, gardez toujours le silence, mon amie ne doit pas savoir...

— Quand je vous ai dit une fois que j'avais compris, ça suffit.

La Chiffonne se hâta de sortir et s'en alla assez loin à la recherche d'un bec de gaz dans un endroit désert. Elle le trouva. S'étant assurée que personne ne pouvait la voir, elle ouvrit d'abord la grande enveloppe portant le cachet. " Mairie de Sercotte ", qui contenait uniquement l'extrait de l'acte de naissance. Le curé, plus politique que l'officier de l'état civil, accompagnant de quelques lignes aimables le certificat de baptême.

La Chiffonne mit dans sa poche les deux pièces qu'elle avait demandées, déchira la lettre du curé et les enveloppes en minces morceaux et les sema parmi de grandes orties qui pousseaient à travers une jonchée de vieilles épines noires.

Elle rentra, coucha le petit et travailla avec son amie jusqu'à onze heures.

Dans le lit, elle dit à Aurélie :

— Demain matin je sortirai avec l'enfant.

— Ah !

— Je partirai de très bonne heure.

— Où veux-tu aller ?

— Assez loin ; du côté de Sceaux.

— Qu'est-ce que tu as à faire par là ?

— Je désire voir une dame que j'ai connue dans le temps et dont je me suis souvenue aujourd'hui.

— Qu'est-ce qu'elle fait cette dame ?

— Du bien, aussi souvent qu'elle en trouve l'occasion.

— Elle est riche ?

— Oui, et c'est ce qui lui permet d'être charitable ; elle s'associe à beaucoup d'œuvres de bienfaisance. Je suis sûre qu'elle s'intéressera à mon cher petit orphelin et m'aidera à le placer.

— Dame, je le crois, si elle est, comme tu dis, bonne et charitable.

Aurélie poussa un gros soupir.

— Qu'as-tu donc ? demanda la Chiffonne.

— Ah ! ce que j'ai ! J'ai que je suis triste.

— Pourquoi ?

— Si j'étais plus riche ou si, seulement, je gagnais davantage, je ne voudrais pas que le cher mignon fût confié à une personne inconnue, je te garderais.

A son tour, la Chiffonne soupira.

— Va, dit-elle, je t'assure que ça me coûte beaucoup de me séparer de lui.

— Enfin, voilà, nous ne pouvons pas. Tiens, ne parlons plus de cela, j'en éprouve une peine. Il est tard, Julie, dormons, si nous pouvons.

Dans la chambre, le silence se fit complet.

La Chiffonne se leva à quatre heures, au petit jour. Elle n'avait pas beaucoup dormi. Afin que son amie, en se levant, n'eût qu'à se mettre à son ouvrage, elle mit tout en ordre dans le ménage, ce qui ne fut pas long ; elle donna un coup de balai dans la chambre et la petite cuisine et épousseta les meubles.

Cela fait, elle acheva sa toilette, puis choisit dans le trousseau du petit Marius tout ce qui lui était nécessaire pour habiller André.

Alors, elle réveilla le pauvre petit, l'enleva de sa couchette, l'assit sur ses genoux, le mit nu comme un ver et lui passa sur tout le corps une éponge mouillée dans l'eau d'une cuvette qu'elle avait près d'elle.

Ensuite, après l'avoir bien essuyé et bien peigné, elle l'habilla.

Aurélie, réveillée, la regardait faire, ne perdant pas un de ses mouvements.

— Vas-tu donc sortir si tôt ? demanda-t-elle.

— Mais oui, répondit la Chiffonne, le chemin que j'ai à faire est long.

—Pourquoi ne l'as-tu pas habillé avec ses affaires à lui ! il aurait été mieux, plus gentil.

—J'en ai eu d'abord l'intention ; mais j'ai pensé que la dame chez qui je vais le conduire trouverait son vêtement bien riche pour un enfant de pauvres gens. N'as-tu pas fait toi-même cette remarque

—C'est vrai.

L'enfant ne disait rien, il était sérieux, paraissait un peu surpris et regardait tour à tour, avec ses beaux yeux intelligents, la Chiffonne et Aurélie encore au lit. On aurait dit qu'il pressentait que quelque chose de grave se préparait pour lui.

—Tu ne reviendras pas trop tard, n'est-ce pas ? reprit Aurélie, se décidant à sortir du lit.

—J'espère pouvoir rentrer de bonne heure.

—Mais tu ne vas pas t'en aller sans que le petit ait mangé ?

—Tu as raison, je vais lui donner une tartine.

—Soit, mais ça n'est pas assez ; je cours chercher du lait chaud ; toi-même tu en prendrais bien un bol avec un morceau de pain.

Et sans attendre la réponse de la Chiffonne, Aurélie, qui s'était chaussée et avait vite mis un jupon et une camisole, s'élança hors de la chambre.

Quand elle rentra, au bout de quelques minutes, l'enfant achevait de manger sa tartine. On lui donna à boire un demi-bol de lait, pendant que les deux femmes prenaient leur modeste déjeuner.

Très attentif à tout ce qui se passait autour de lui, André, ouvrant de grands yeux, vit la Chiffonne mettre son chapeau. Immobile, un peu inquiet, il ne disait toujours rien ; mais quand la Chiffonne s'approcha de lui prête à poser sur sa tête un petit chapeau ayant appartenu à Marius, il comprit enfin que la Chiffonne allait sortir et qu'elle l'emmenait.

Il s'imagina mieux encore, le pauvre petit, car son visage devint rayonnant et, battant des mains, il s'écria :

—Maman, maman, nous allons voir maman !

La Chiffonne pâlit et ce fut avec un tremblement qu'elle couvrit le petit.

Elle savait bien que ce qu'elle allait faire était monstrueux, et le remords la mordit au cœur.

Mais elle se raidit contre les cris de révolte de sa conscience : sa résolution était fermement arrêtée, le sort d'André était décidé.

—Pauvre enfant ! murmura Aurélie très émue, toujours sa mère !

Ayant de grosses larmes dans les yeux, elle mit deux baisers sur les joues de l'enfant.

La Chiffonne prit le petit dans ses bras et partit.

Le soir, à neuf heures, Aurélie avait allumé sa lampe. Elle avait son ouvrage sur les genoux, mais comme si elle avait la main engourdie, elle ne travaillait pas. Elle était affreusement tourmentée : La Chiffonne n'était pas encore rentrée et elle ne savait quoi s'imaginer.

Un accident était-il donc arrivé à son amie ou à l'enfant ?

Elle était comme sur des charbons ardents.

Enfin, à neuf heures et demie, la porte de la chambre s'ouvrit et la Chiffonne entra.

Aurélie se dressa d'un seul mouvement, les yeux démesurément ouverts.

—Seule, tu reviens seule ! exclama t-elle.

—Tu vois, fit la Chiffonne.

—L'enfant, où est l'enfant ?

—Je l'ai placé et je suis contente, il sera très bien.

—Placé, placé ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit ce matin que tu ne le ramènerais pas !

—Ce matin, je ne savais pas ce qui arriverait.

—Si, tu le savais, et tu me l'as caché.

—Je te jure, Aurélie, que je n'étais pas du tout sûre de réussir.

—Pauvre petit, pauvre chéri !! Mon Dieu, si j'avais su, si j'avais pu deviner... c'est à peine si je l'ai embrassé !

Et Aurélie se mit à pleurer.

—Tu ne te souviens pas, ma chère, je t'assure que tu l'as bien embrassé avant que nous partions.

—Oh ! un baiser sur chaque joue, quand j'aurais dû le serrer dans mes bras, contre mon cœur, et le manger de caresses ! La Chiffonne regardait son amie et se disait :

—Elle est meilleure que moi.

Après un silence, Aurélie reprit :

—Voyons, à qui l'as-tu confié ?

—A de très braves gens, le mari et la femme, ayant, lui cinquante ans, elle quarante. Sans enfant et ayant une certaine fortune ; ils cherchaient un enfant, un petit garçon pour l'élever et l'adopter.

—Mais tu les connaissais donc ?

—Je n'en avais jamais entendu parler.

—Ah ! Et comment as-tu su ?

—Par la dame que je suis allée voir ; du reste, c'est elle qui a tout fait.

—Où demeure-t-elle, cette dame ?

—Je te l'ai dit, près de Sceaux, au village de Châtenay. Je n'ai pas besoin de te dire que l'enfant lui a plu—il plaît à tout le monde—et que tout de suite elle s'est vivement intéressée à lui.

Je lui racontai comment il était devenu orphelin et m'était tombé dans les bras. Elle comprit facilement que dans ma situation, obligée d'être chez les autres ou de gagner autrement et péniblement ma vie, je ne pouvais pas avoir le pauvre petit à ma charge.

—“ Alors, m'a-t-elle dit, que comptez-vous faire ?

—“ Madame, lui ai-je répondu, je sais combien vous êtes bonne et aimez à faire le bien ; je suis venue vous trouver avec mon petit neveu ayant l'espoir que vous vous intéresseriez à lui, qu'il vous inspirerait de la pitié et que, peut-être, vous m'aideriez à trouver une personne à qui je pourrais le confier, avec l'assurance que les bons soins ne lui manqueraient point.

Elle me répondit aussitôt :

—“ Dès aujourd'hui, si vous le voulez, ce pauvre petit aura une nouvelle famille.

Comme je la regardais avec étonnement, elle continua :

—“ Je connais d'excellentes gens qui désirent vivement avoir un enfant et justement un petit garçon, qu'ils élèveraient comme s'il était le leur. En effet, ils ne parlent pas moins que de l'adopter plus tard et de lui laisser après eux tout ce qu'ils possèdent. Je crois qu'ils ont dans les douze à quinze mille francs de rente. Eh bien, cela ne vous sourit-il pas ?

—“ Oh ! madame, m'écriai-je, ce serait trop beau !

—“ Sans doute, c'est magnifique, répondit-elle, mais cette chose heureuse qui arriverait à votre neveu n'est pas aussi rare que peut-être vous le pensez. Bien des ménages sans enfant prennent un enfant à de pauvres gens chargés d'une nombreuse famille et vont même, quand ils ne le trouvent pas ailleurs, le chercher à l'Assistance publique.

Ce sont là des actes d'admirable charité. L'exemple est bon, il est suivi. Hélas ! il y en a tant de ces petits orphelins et de ces pauvres petits et es abandonnés.

Seulement, poursuivit-elle, je dois vous prévenir que lorsque les personnes dont je viens de vous parler auront pris votre neveu, il ne vous appartiendra plus, vous n'aurez plus aucun droit sur lui.

Je me récriai et répondis :

—“ Mais je pourrai le voir, quelquefois ?

—“ Je pense que cela ne vous sera pas impossible. Mais les personnes demeurent presque constamment en province ; ils sont à Paris depuis trois semaines et c'est demain, oui c'est bien demain qu'ils doivent retourner dans leur propriété en Franche-Comté.

Je ne sais ce que j'éprouvai, Aurélie, je sentais mon cœur se briser. J'étais très hésitante, mais la dame ajouta quelques paroles à ce qu'elle venait de me dire et je finis par accepter.

—Ah ! s'écria l'ouvrière, moi j'aurais refusé net !

—Ma chère, le sacrifice m'a coûté, crois-le bien ; mais que veux-tu ! c'était si beau, l'avenir du pauvre petit assuré !

—Oui, mais il ne t'appartient plus et quelque chose me dit que tu ne le reverras jamais.

La Chiffonne baissa la tête.

—Oh ! le cher petit, ne plus le revoir, ajouta Aurélie d'un ton douloureux.

Elle hocha la tête et après un bout de silence :

—Tiens, reprit-elle avec animation, veux-tu savoir ce que j'éprouve ? Eh bien, je sens en moi une grande douleur ; il me semble que je perds une seconde fois mon petit Marius.

Mais tu ne m'as pas tout dit ; achève de me raconter ce qui s'est passé.

—Tu le devines.

—Hélas !

—Nous sommes restés à Châtenay jusque vers trois heures, puis nous sommes revenus à Paris accompagnés de la dame qui nous a conduits rue de la Victoire chez les personnes en question, M. et Mme Sauvenet. Ils se sont extasiés sur la beauté de l'enfant et... ils l'ont gardé.

—Et ils l'ont gardé, répéta douloureusement Aurélie.

## VII

### CE QUE RACONTE LA MÈRE AGATHE

Le docteur Abel était venu rendre visite à Mme Clavière, qui avait tant besoin d'entendre des paroles d'espoir.

Ils étaient assis l'un près de l'autre sur une causeuse. Le docteur tenait une des mains de la jeune femme, et celle-ci pâlie, amaigrie, les yeux sans clarté, avait sa tête languissante appuyée sur l'épaule du vieillard.

—Oui, mon bon docteur, dit Marie, continuant la causerie intime, vous êtes un père pour moi.

Chère enfant, c'est que mon affection pour vous est vraiment paternelle.

—Et je n'ai rien fait pour mériter une affection si précieuse.

—Ah ! vous croyez cela, ma fille, eh bien, détrompez-vous, vous avez fait beaucoup, au contraire.

—Je ne vois pas...

—Mais, chère enfant, chacune de vos pensées que je devine, est pour votre vieil ami une cause d'admiration.

—Vous me voyez trop avec les yeux de l'ami.

—L'amitié, dont le devoir est d'être sévère, quand il le faut, ne peut pas avoir auprès de vous assez de bonté.

Après un court silence la jeune femme reprit :

—J'ai toujours présent à la mémoire ce que vous m'avez dit la première fois que je me suis présenté chez vous.

—Que vous ai-je dit ?

—Vous ne vous le rappelez pas, mais je ne l'ai pas oublié, moi.

—Les vieillards perdent la mémoire.

—Vous m'avez dit : — " Voyez en moi un vieil ami, et si plus tard vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à venir me trouver." Vous m'avez dit cela, docteur, et je n'étais pour vous, alors, qu'une inconnue.

—Cela prouve que, déjà, j'avais découvert en vous des qualités qui vous méritaient mon amitié.

—Mon Dieu, docteur, comme vous êtes bon !

—Vous en avez connu d'autres, des bons... Il ne devrait pas y avoir de méchants. A quoi sert d'être méchant ? La bonté, voyez-vous, est encore ce qui procure en ce monde les plus douces joies.

—Marius, c'est aujourd'hui vendredi et, moins quelques jours, il y a un mois que vous n'êtes pas allée à la Maison maternelle.

—C'est vrai.

—J'y suis allé lundi dernier ; vos religieuses sont inquiètes et vos pauvres petits vous cherchent, vous réclament ; les avez-vous donc abandonnés ?

—Oh ! non, oh ! non ! Mais, mon bon docteur...

—Dites.

—Depuis un mois je n'ai pu penser qu'à mon pauvre enfant.

—Je le comprends !

—Je recueille les enfants des autres, des petits innocents frappés en naissant par le malheur ; mais le mien... Où est-il ? Qu'a-t-on pu en faire ?

—Hélas ! Marie, je ne peux pas vous répéter : espérez !

—Mais j'espère, j'espère... Est-ce que je vivrais encore si je n'espérais plus ?

Elle passa la main sur son front et reprit :

—Ainsi, mon bon docteur, nos sœurs sont inquiètes ?

—J'ai rassuré la supérieure en lui disant que vous aviez été un peu indisposée, mais que ces malaises n'avaient rien de grave, que d'ailleurs vous étiez mieux et que, certainement, elle ne tarderait pas à vous voir.

—C'est demain samedi, le jour que j'avais choisi pour mes visites à la Maison maternelle ; j'irai demain.

—Cette sortie ne peut que vous faire beaucoup de bien, et puis vous rendrez la mère Agathe si heureuse !

—J'écrirai tout à l'heure à mon brave Pinguet.

—C'est inutile, je le prévienrai moi-même ce soir.

—Je ne voudrais pas vous donner cette peine.

—La Chaussée-d'Antin n'est pas loin de la rue du Helder ; et puis il me sera agréable de voir votre amie Charlotte.

—Je ne dis plus rien, docteur. Lundi, avez-vous trouvé des malades parmi les enfants ?

—Aucun ; tous se portent à merveille ; du reste, l'été est toujours pour les enfants la meilleure saison, surtout quand ils ont le grand air, l'air pur et vivifiant comme à Boulogne.

—Docteur, et cette malheureuse femme que la mère Agathe a recueillie avec son enfant ?

—L'enfant est toujours le gentil petit garçon que vous avez vu. Quant à la mère...

—Eh bien ?

—Elle est morte.

—Morte ! Pauvre femme !

—Elle est décédée cinq jours après la visite que vous lui avez faite, sans agonie, tenant son fils dans ses bras, sur son cœur, et disant qu'elle s'en allait heureuse, son cher petit ayant trouvé une autre mère.

Mme Clavière laissa échapper un profond soupir.

—Mon Dieu, dit-elle, faites qu'on fasse pour mon enfant ce que j'aime tant à faire pour les enfants des autres !

Le docteur reprit :

—Les derniers moments de cette pauvre femme ont été des plus édifiants. Elle a rendu le dernier soupir en présence de la mère Agathe et des autres religieuses, après s'être confessée et avoir reçu l'Extrême-Onction. Ses dernières paroles ont été très touchantes. Les religieuses pleuraient en priant.

—A-t-on fait quelque chose pour marquer la place où elle repose ?

—Il n'y a actuellement qu'une simple croix de bois plantée sur le tumulus ; on n'a rien voulu faire sans vous avoir consultées ; cependant on a cru devoir acheter le terrain à perpétuité.

—On a bien fait. Ce sera peut-être un jour un bonheur pour son fils de pouvoir dire : — "Voilà l'endroit où repose celle qui m'a tant aimé !" Sur cette place, il faudra au moins une pierre tombale avec quelque chose en élévation. Demain je parlerai de cela à la mère Agathe.

Le docteur causa pendant quelques instants encore avec Mme Clavière, puis remonta dans la voiture qui l'avait amené pour retourner à Paris.

\* \* \*

Mme Clavière arriva à la Maison maternelle à deux heures et demie.

Comme toujours, deux coups de cloche l'avaient annoncés et ce ne fut pas seulement la mère Agathe, mais toute la petite communauté qui vint la recevoir au bas des marches du perron.

Elle fut entourée et, en même temps, toutes les mains se tendaient vers elle.

—Merci, mes chères sœurs, dit-elle, merci de l'affectueux accueil que vous me faites.

—Vous savez que notre affection est sincère, madame, répondit la supérieure ; ah ! nous sommes bien heureuses de vous revoir.

—Mes chères sœurs, j'éprouve aussi une vive satisfaction à me retrouver au milieu de vous.

Les religieuses remarquaient avec tristesse combien la jeune femme était changée depuis sa dernière visite.

La mère Agathe fit un signe à ses compagnes, qui se retirèrent, puis elle offrit son bras à Mme Clavière pour la conduire au salon.

—Madame, dit la supérieure, quand la jeune femme se fut assise sur un canapé, nous avons été, mes sœurs et moi, bien en peine à votre sujet : ne vous voyant plus, n'ayant pas de vos nouvelles, nous ne savions que penser. Notre bon docteur Chevriot ne venant pas non plus ; c'est seulement lundi dernier que nous avons reçu sa visite et que nous avons appris qu'une suite de malaises vous avaient empêchée de sortir. Mais, Dieu merci, vous voilà mieux et, bientôt, vous irez tout à fait bien.

—Je l'espère.

—Quelques jours après votre dernière visite, cette pauvre femme, à laquelle vous vous êtes si vivement intéressée, a rendu son âme au Seigneur.

—Je le sais, car, hier, j'ai eu aussi la visite du bon docteur. Et puisque nous parlons de la pauvre femme, il y a une chose dont nous allons tout de suite nous occuper.

—Quelle est la somme portée à votre budget pour frais d'obseques ?

—Mille francs chaque année, madame ; mais comme, grâce à Dieu, nous n'avons perdu aucun de nos enfants, nous avons actuellement en réserve, sur ce chapitre, une somme qui dépasse deux mille francs.

—Eh bien, ma sœur, il vous faudra écrire à l'architecte de la maison pour qu'il vienne vous trouver et s'entendre avec vous afin que quelque chose de modeste, mais convenable cependant, soit mis sur la tombe de Marceline Lebel.

—J'avais l'intention de vous parler de cela, madame ; quelle somme pourrait-on dépenser ?

—Je ne sais pas, je ne peux pas savoir ; je pense qu'avec moins de mille francs...

—Oh ! certainement madame.

—Du reste, ce sera l'affaire de l'architecte. M. Chevriot m'a dit que lundi, lors de sa visite, nos enfants étaient tous en bonne santé ; la situation est-elle toujours la même ?

—Oui, madame. Mais tout à l'heure vous verrez nos chers petits, comme ils vont être heureux !

—Non, dit la jeune femme d'un ton brusque, qui étonna profondément la religieuse, je ne verrai pas les enfants aujourd'hui.

—Pardonnez-moi, madame, répondit la mère Agathe, j'oubliais que vous n'êtes pas encore bien portante.

Mme Clavière étouffa un soupir.

La religieuse reprit :

—Me permettez-vous, madame de vous parler d'un enfant de trois ans, moins deux mois, qui nous a été apporté avant-hier.

—Est-ce une petite fille ?

—Non, madame, c'est un petit garçon.

—Qu'avez-vous à me dire de ce nouveau ?

—D'abord que c'est bien le plus charmant enfant qu'on puisse voir.

—Ah !

—Mais il est triste, si triste !

—Pourquoi ?

—Sa mère est morte la semaine dernière.

—Il n'a plus sa mère, je comprends qu'il soit triste.

—Le petit Edouard Lebel l'a déjà pris en grande affection.

—Deux orphelins, le malheur commun les attire l'un vers l'autre.

—C'est bien cela, madame, et je suis tentée de croire qu'à

première vue ils ont deviné leur mutuelle douleur. Mais je vais vous dire ce qui s'est passé sous mes yeux :

Les petits garçons étaient en récréation lorsque leur nouveau camarade fut amené parmi eux. Tous le regardaient curieusement. Edouard, plus hardi que les autres et probablement aussi plus accessible à la pitié, s'approcha de lui, l'examina un instant avec une sorte de gravité, puis l'entourant de ses bras, il l'embrassa sur les deux joues.

Le petit, étonné, peut-être un peu défiant, se dégagea de l'étreinte, fit trois pas en arrière et à son tour examina Edouard. Que se passa-t-il en ce moment dans cette jeune âme ? Je ne saurais le dire. Mais, soudain, des larmes jaillirent des yeux du pauvre petit et il se jeta au cou d'Edouard. Et les deux enfants, dans les bras l'un de l'autre, s'embrassaient comme deux frères.

—C'est touchant, dit Mme Clavière dont les yeux étaient mouillés de larmes.

—Depuis, continua la religieuse, ils sont toujours ensemble, ils ne peuvent pas se quitter. Dès jeudi soir il a fallu mettre leurs petits lits à côté l'un de l'autre.

—Par qui cet enfant a-t-il été apporté ?

—Par sa tante, une pauvre ouvrière souffreteuse, qui a beaucoup de peine à vivre, en travaillant des seize heures par jour, et qui a beaucoup pleuré de ne pas pouvoir garder le pauvre petit orphelin.

La malheureuse était tout en larmes quand elle fut amenée devant moi, tenant dans ses bras l'enfant pauvrement, mais proprement habillé.

Je me sentis très émue et tout de suite je m'intéressai vivement au petit innocent, qui me regardait avec de grands yeux étonnés et dont j'admirais la jolie figure, une vraie figure d'ange.

—Ma sœur, me dit la femme, j'ai plus d'une fois entendu parler de votre sainte maison et aussi de votre très grande bonté. Cependant, avant de vous amener ce pauvre petit, qui est mon neveu, j'ai beaucoup hésité, car malgré ma pauvreté, ma misère, je ne pouvais me résoudre à l'abandonner. Mais, hélas ! comment faire ? Non, je ne pouvais pas le condamner à souffrir avec moi du froid, de la faim, et je me suis enfin décidée à venir.

—Est-ce que cet enfant est orphelin ? demandai-je.

—Sa mère, ma sœur, qui était ouvrière comme moi, est morte il y a dix jours d'une maladie causée par les privations. Hélas ! sa misère n'était pas moins grande que la mienne. Je l'ai fait enterrer et, pour le pouvoir, j'ai été forcée d'emprunter cent francs que peut-être je ne pourrai jamais rendre.

—L'enfant a-t-il un père ?

—Oh ! ma sœur était une honnête femme ; elle était mariée et ce cher petit a encore son père, s'il n'est pas mort.

—Cet homme a donc abandonné sa femme ?

—Non. Il y a dix-huit mois, il s'est embarqué pour l'Amérique, où il avait à toucher un petit héritage ; depuis, il n'a pas donné de ses nouvelles et j'ignore ce qu'il est devenu.

Elle avait assis l'enfant dans un fauteuil, et le pauvre petit, très fatigué sans doute, paraissait s'endormir.

—Mais, ma sœur, continua l'ouvrière, vous allez voir que je dis bien la vérité.

Elle tira de sa poche des papiers qu'elle me remit et que j'ai gardés. Ils sont là, dans un tiroir de ce meuble, et tout à l'heure, madame, je vous les ferai voir. C'est l'extrait de l'acte de naissance de l'enfant et un certificat délivré par le prêtre qui l'a baptisé.

—J'ai pensé, ma sœur, me dit-elle, pendant que je lisais les papiers, que ces notes étaient nécessaires pour l'admission de l'enfant dans votre maison.

—Autant que possible, répondis-je, nous tenons à savoir d'où viennent les enfants que nous recevons et à connaître leur famille ; mais l'acte de naissance n'est pas absolument indispensable. D'ailleurs nous avons ici des enfants abandonnés dont le père et la mère sont inconnus.

Elle répliqua :

—J'ai aussi apporté ces papiers parce qu'ils peuvent être utiles dans le cas où le père de retour en France, reviendrait ici pour reprendre son enfant."

En l'entendant parler ainsi, madame, je fus sur le point de lui dire que nous ne voulions dans la maison que des orphelins de père et de mère ou des abandonnés, et qu'il nous était impossible de recevoir son neveu, du moment qu'on pouvait nous le reprendre un jour ou l'autre. Mais les paroles s'arrêtèrent sur mes lèvres.

Mes yeux s'étaient portés sur le cher petit ange; saisi de compassion, je me suis sentie émue jusqu'au fond de l'âme et je n'eus pas le courage de le repousser.

—C'est bien, dis-je à la femme, je reçois l'enfant et vous voudrez bien me laisser ces papiers.

Alors elle se confondit en remerciements, appela sur notre maison toutes les bénédictions du ciel, puis me fit le récit navrant de ses nombreuses infortunes, sa vie n'ayant été, depuis sa première jeunesse, qu'une lutte continuelle contre l'horrible misère.

La malheureuse m'avait aussi apitoyée; je lui donnai un secours de cent francs, le crédit de notre caisse de secours étant loin encore d'être épuisé.

Mme Clavière approuva par un mouvement de tête.

—Avec ces cent francs, continua la mère Agathe, elle a pu rembourser la somme qu'elle avait empruntée pour faire enterrer sa sœur.

Avant de s'en aller, elle embrassa l'enfant, qui lui demanda d'une voix très douce :

—Allons-nous voir maman ?

Mme Clavière, qui avait écouté distraitement jusqu'alors, devint plus attentive.

La religieuse reprit :

—La femme se retourna vers moi et me dit :

—Le pauvre petit est trop jeune pour comprendre que le bon Dieu lui a pris sa mère pour toujours. Aussi vous l'entendrez répéter souvent :

—Je veux maman, je veux maman ! Ou bien je voudrais voir "maman !"

—Mme Clavière tressaillit et son regard eut une clarté soudaine. Mais, aussitôt, elle secoua tristement la tête en murmurant :

—Folie !

—C'est bien vrai, madame, continua la mère Agathe, le pauvre petit pense constamment à sa mère et rien ne peut la lui faire oublier, ni un jouet, ni un gâteau, ni même les discours pleins d'éloquence que lui tient son ami Edouard.

Ce matin, comme je passais dans la classe, il quitta la place où il était assis et vint vers moi. S'étant arrêté, son doux regard se fixa sur moi, devint suppliant, et avec une expression de douleur indicible, qui m'arracha des larmes des yeux, il me dit :

—Je voudrais bien voir maman !

—Oh ! fit Mme Clavière, qui se dressa comme par un ressort.

—Madame, qu'avez-vous ? demanda la religieuse avec inquiétude.

—Rien, ma sœur, rien. Voulez-vous me faire voir ces papiers dont vous me parlez tout à l'heure ?

La mère Agathe ouvrit un des tiroirs d'un petit meuble, genre Boule, et y prit les papiers qu'elle présenta à la jeune femme.

Celle-ci lut rapidement le commencement de l'acte de l'état civil : "Par devant nous, Jean-Eugène Lebreton, maire et officier de l'état civil de la commune de Sercotte, ont comparu, etc..." Elle arriva aux prénoms de l'enfant : "Aurélien-Marius-André".

—André ! il y a André ! dit-elle d'une voix agitée.

—Oui, madame, fit la religieuse, c'est André qu'il s'appelle.

Mme Clavière laissa échapper une exclamation et fut prise d'une sorte de tremblement nerveux.

Elle resta un instant comme étourdie, puis un sourire amer crispa ses lèvres.

—Au fait, dit-elle, en jetant les papiers sur le guéridon, pourquoi ne s'appellerait-il pas André, cet enfant ? il en a le droit, autant qu'un autre !

Et comme si les émotions qu'elle venait d'éprouver eussent épuisé ses forces, elle retomba lourdement sur le canapé.

Il y eut un assez long silence.

—Madame, dit la mère Agathe, reprenant la parole, désirez-vous voir ce pauvre petit ?

Comme si, absorbée dans ses pensées, elle n'avait pas entendu, Mme Clavière ne répondit pas.

—Vous seriez charmée par sa gentille personne ; nous toutes avons été charmées, continua la religieuse, et, certainement, vous vous intéresserez à lui.

—Mais je m'intéresse déjà à cet enfant, ma sœur ; oh ! oui, je m'y intéresse et plus encore que vous ne pourriez le supposer.

—Voulez-vous, madame, que j'aille le chercher ?

—Non, répondit-elle, pas aujourd'hui.

La religieuse, qui était restée debout, se rassit.

Mais Mme Clavière avait subitement changé d'idée.

—Ma sœur, reprit-elle, je veux bien voir ce pauvre petit dont vous venez de me parler avec tant d'enthousiasme ; veuillez, je vous prie, me l'amener.

La mère Agathe ne chercha pas à dissimuler son contentement, et ce fut d'un pas léger et avec de la joie dans le regard, qu'elle sortit du salon.

—Oh ! insensée, insensée, murmura Mme Clavière, ne me suis-je pas un instant imaginée que dans ce pauvre petit, dont la mère vient d'être enterrée, je retrouvais mon enfant ! Est-ce que pour moi, maintenant, tout va devenir illusion ?

—Dieu est là ! a dit le docteur Chevriot ; oui, Dieu est là et il veille sur les enfants des autres !

Elle ajouta avec un accent désolé :

—Et il ne fait rien pour le mien, rien, rien !

Un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine oppressée.

Elle leva vers le ciel ses yeux qui semblaient implorer, puis laissa tomber sa tête dans ses mains.

FIN DE LA CINQUIÈME SÉRIE.

La 6ème série a pour titre: AMIS ET RIVAUX.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

### AVIS SPECIAL

**ANNETTE VALSE** Grande réduction de prix.  
Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

**Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.**

**CHANGEMENT DE CATALOGUE**

TOUTES LES SEMAINES

LIBRAIRIE

**POIRIER, BESSETTE & Co**

616 RUE CRAIG

MONTREAL.

**LISTE DES VOLUMES A 5 CENTS**

Par la poste 6 cents.

Chénier, épisode d 37-38.  
Nocé d'Or de la St-Jean-Baptiste, discours de l'Hon. J. A. Chapleau.  
La Picotto et son Traitement.  
Le Traité du Cheval.  
Le Choléra

**LISTE DES VOLUMES A 10 CENTS**

Par la poste 11 cents.

Rose de Tannebourg.  
Le serin.  
Les œufs de Pâques  
Louis.  
La bonne Fridollino.  
Le bon Fridollin.  
Fernando.  
Marie.  
Le petit Mouton.  
Les infortunes de Camille.  
La nouvelle Académie des Joux.  
Nouvelle collection de tours de cartes.  
Le chansonnier français.  
Petit manuel de physique.  
La grande corbeille de fleurs.  
Langage des fleurs et des fruits.  
Le véritable oracle des dames.  
Nouveau manuel de calembourgs.  
Histoire de Cartouche Mandrin.  
Aventures de Robinson Crusod.  
Aventures de Don Quichotte.  
Cité des Songes.  
Le Magicien.  
L'Amour, les Femmes, le Mariage.  
Réveil de Tours de Carto.  
Petit Traité du Gymnastique.  
Portefeuille des Amants.  
Petit Manuel de Politesse.  
Oracle des Dames.  
Langages des Fleurs.  
Génévieve de Brabant.  
Conte des Fées.  
L'art d'Amor.  
La Cartomancie.  
Perrault.  
Boite à l'Esprit.  
Petit Manuel de l'Escamoteur.  
Le Secrétaire des Enfants.  
L'Art de faire l'Amour.  
Les Refrains joyeux.  
Le Rosier.  
La Vallée d'Almoría.  
La Croix de Bois.  
Thophilie.  
Génévieve.  
Eustache.  
Le Rossignol.  
La Veille de Noël.  
Histoire de Jeanne d'Arc.  
Trente Ans de la Vie d'un Joueur.  
Histoire de Voleurs et Brigands.  
Histoire des Naufragés.  
Nouveau Jardin d'Amour.  
Le Parfait Secrétaire des Amants.  
Le Secrétaire Français.  
Fables de la Fontaine.  
Les Quatre Fils Aymon.  
Petit Traité de danse.  
Jeux Innocents de Société.  
Petite Magie Blanche.  
Les Refrains de Paris.  
L'Escamoteur de Bonne Société.  
Les Echos de la Gaîté Française.  
La Mouche à Patate.  
Louis Riel, sa vie, son procès, sa mort.  
Mémoire sur les Chevaux.  
Trois ans en Canada.

**LISTE DES VOLUMES A 15 CENTS**

Par la poste 18 cents.

L'art d'élever les serins.  
Les mystères de la Tour de Nesle.  
Les quatre Fils Aymon.  
Paul et Virginie  
La Chaumière Indienne, illustré.  
Le Mesnil-au-Bois. "  
L'Aveugle de Bagnolot. "  
La Jarretière Rose. "  
La Fatalité. "  
Mlle de la Fougérale. "  
Paul Duvert. "  
Mr. de Blangy. "  
Lettre d'Héloïse et d'Abailard  
Vidocq.  
Voyage de Gulliver.  
Le Romord d'un Ange.

**LISTE DES VOLUMES A 20 CENTS**

Par la poste 25 cents.

Le parfait cordon bleu.  
Le Saint de bois.  
Confession de l'abbé de Chelles.  
Folles de jeunesse.  
Les caprices de Diomède.  
Maison ouverte.  
Ompdrailles.  
L'affaire du Général X.  
Aventures d'une femme galante.  
Le Roman d'un Père.  
Amour Villageois  
La Demoiselle en Or.  
Le Chasseur Noir.  
Les deux Routes, illustré.  
Le Val Perdu. "  
L'ami des Blancs. "  
L'Œuvre Infernale. "  
Un Duol au Désert. "  
L'Héroïne du Désert. "  
Une Passion Indienne. "  
Mariami l'Indienne. "  
Rêché à tout Prix. "  
La Chasse à l'Homme.  
Le Charlatan.  
Léa.  
Le Fils du Gardo-Chasse.  
La Notice de Trianon.  
L'affaire de la rue de la Banque.  
Mademoiselle Besson.  
Sœur Julie.  
Fleur de Corse.  
La Petite Impératrice.  
Les Mariages Manqués.  
La Fiancée de Jean Claude.  
Le Petit Bossu.  
Langage de Fleurs.  
Le Chambrion, illustré.

**LISTE DES VOLUMES A 25 CENTS**

Par la poste 30 cents.

Les Giboulées de la vie.  
Le Mercier de Lyon.  
Deux petits Sabots.  
Les Amours tragiques.  
La Sorcière Flammante.  
Mme de Villersol.  
Le Pignon maudit, 2 vols.  
Trois amours.  
Les 17 ans de Marthe.  
Les Mansardes de Paris.  
Les Etapes d'un Volontaire.  
La marquise de Coligny, 2 vols.  
Nelly.  
Un Grand d'Espagne.  
Les Petits-fils de Lovelace.  
Le Roi de Cœur.  
Le Serment des Hommes rouges, 2 vol.  
Le Lion de Flandre.  
La Rose d'Antibes.  
La Robe de Nessus.  
Le Paradis perdu.  
La belle Novice.  
Le Val d'Andorre.  
La Bague d'Opale.  
L'écuel.  
Le Roman du Mari.  
Le Médecin des Pauvres.  
Maurice de Treuil.  
Parisiennes et Provinciales.  
Les dernières Marquises.  
La Maison Rouge.  
Les derniers Marquis.  
Le Fils Maudit.  
La Guerre au Couteau.  
Margarito Chauveley.  
La Hironne.  
Le Supplée d'un Père.  
Les Serfs de Flandre.  
Le Mât et le Cognac.  
Noir et Blanc.  
L'ombre de Ludovic.  
Marcelle.  
Histoire d'un Homme.  
Le dernier des Courtenay.  
Une Fleur aux Enchères, 2 vols.  
Le Prince de Moria.  
Les Filles de Jephthé.  
Brunes et Blondes.  
L'Oncle Jean.  
L'Oncle et la Nièce.  
La Chasse Royale, 2 vols.  
Le Livre à Serrure.  
Un Sacrifice.  
La Dame d'Autenil.  
L'Inconnu de Belleville.  
Blanchette.  
Vivante et Morte.  
La Bohémienne.  
La Maison bleue.  
Le Siège de la Rochelle.  
Le roman de deux jeunes Femmes.  
Entre le bal et le berceau.  
Les coups d'épée de M. de la Guer  
che, 1er vol.  
Envers et contre tous, 2ème vol.  
L'ennemi de Madame.  
Académie des Joux.  
Trésor des curiosités.  
Langage des fleurs.  
Choix de compliments.

Genovlavo.  
L'Abonné 1er vol.  
Le cirque Bompard, 2ème vol.  
Le beau inaiguignon, 1er vol.  
Jacques Lenormand, 2ème vol.  
La Province de Paris.  
Les chemins de la vie, 1er vol.  
Doux amis, 2ème vol.  
Le cousin aux millions.  
Poésies complètes.  
Les chasseurs de tigres.  
La Chasse en Algérie.  
Polignot d'Acier.  
Les Nez Percés.  
La Fille du Pirate.  
Peaux-Rouges et Peaux-Blanches.  
La Fille des Indiens Rouges.  
La Tête Plate.  
Les Derniers Troquois  
Le Chasseur Noir.  
L'île de Sable.  
Le Gibet.  
La Capitaine.  
La mort d'Eva.  
Monsieur de Bolsdhyvor.  
Chien-Caillou.  
Les Deux Compagnons.  
Le Crimo de Pierroffto.  
Le Martyre de la Boscotto.  
Coquelicot.  
Le Courrier de Lyon.  
Le Tambour de Montmirail, 2 vols  
Les exploits de Georget, 1er vol.  
Le Bouquet d'Immortelles, 2e vol  
La Logo Sanglante, 1er vol.  
La Pelisse du Pendu 2e vol.  
La Belle Virginie.  
La Tour des Maures.  
Dolorès.  
Le Lieutenant de Rancy.  
Une Fille Laide.  
Un cœur de Soldat.  
Le crimo du Bois des Hogues.  
La Bande Graaft.  
Les Saboteurs de la Forêt Noire.  
Histoire de Cent-Tronto Femmes  
Le Lieutenant, Robert 1er vol.  
Epouse ou Mère, 2e vol.  
Une erreur Judiciaire.  
Le Combat de l'Honneur.  
Dette d'Honneur.  
Le Compère Leroux.  
Les Vivours d'Autrefois.  
Le Loup Noir.  
L'affaire de la rue de Douai.  
Les Rostang, 1er vol.  
Le Sacrifice de Raymond 2ème vol.  
Le demi Grand-Monde.  
La Vierge des Makis.  
Seppa.  
M. le Marquis de Pontanges  
Le Fratricide.  
Les Terres d'Or.  
Le Mangeur de Poudre.  
Le Colporteur.  
Le Crimo de Grand-Point, illustré.  
Le Citerno aux Rubis, 1er vol.  
Le Sac de Cuir, 2e vol.  
Les Dames du Cloître.  
La Fin de Marquisat d'Aurel.  
La Toison d'Or.  
Le Cape et l'Épée, 2me vol.  
Les Rôves de Gilberte.  
Madame Rosa.  
Le Cas de M. Guérin.  
Les Compagnes d'un Roué, 1er vol.  
Les Misères d'un millionnaire, 2me v.  
Le Clos-Pommier.  
Le Duc de Carlopont.  
L'Albergo du Soleil d'Or, 1er vol.  
Une Femme Etrange, 2me vol.  
La Sorcière Noire, 3me vol.  
Les Chauffeurs Indiens, 1er vol.  
Le Chasseur de Tigres, 2me vol.  
Le Dammé.  
Oeil de feu.  
Une Vendetta Mexicaine.  
Cœur de Panthère.  
Rayon de Soleil.  
La corde de Pendu.  
Le marquis de Loc Ronan, 1er vol.  
Marcel le Malouin, 2ème vol.  
Les Coups d'épingle.  
Le secret d'Ursule.  
Le Jour d'Orgue.  
Tartuffo au Village, 2 vols.  
Le Crimo de la Rue des Lilas, 1er vol.  
L'Homme à la Pipo, 2ème vol.  
La Vie sérieuse.  
Les Passionnées.  
Le Château de Villebon.  
Un Drama à Trouville.  
L'Hôtel du Dragon.  
Les Voleurs de Chevaux, 1er vol.  
Les Brigands des Praties, 2me vol.  
Le Grillon du moulin.  
Le Chambrion.  
Gerfaut.  
Le Monstre.  
Le Martyre d'une Mère, 1er vol.  
Le Voleuse d'Enfant, 2me vol.  
Le Gant Perdu, 1er vol.  
La Jeune Femme Pale, 2me vol.

La Tombe de For.  
Le Courrou des Grèves.  
Le Gentilhomme Pauvre.  
La Guerre des Paysans.  
Le Conserit.  
Le Sang Humain.  
Le Chemin de la Fortune.  
Une Affaire Embrouillée.  
Argent et Noblesse.  
Une Erreur Judiciaire.  
La Fiancée du Maître d'École.  
Le Bourgmeister de Liégo, 1er  
Le Guet-Apens, 2me vol.  
La Bête Noire  
Bertho Sigelin.  
Madame Elise.  
La Princesse Aldéo.  
Les Dames de l'Espionnage  
Le Sorcier de Moudon.  
Les Désespérées.  
Les Mystères de Venise.  
La Petite Princesse.  
Le Diabolo Boiteux au Château.  
L'Abbaye de Saint Clair.  
Les Confessional des Pénitents Noirs  
Les Réprouvés et les Elus, 2 vols  
Le Mendiant de Saint-Roch.  
La Luno de Miel.  
Le Memorial de Famille.  
Les deux Cadavres.  
Paul et Virginie.  
La Juive du Château Trompette  
Néliga.  
Maitre Rossignol  
La Forêt de Bondy 35c, réduit à 25  
Le Miroir aux Alouettes  
Rose d'Amour.  
Une Ville de Garnison  
La Chasse au Lion.  
L'Amour d'un Nègre.  
Le Capitaine d'Aventures  
André le Sorcier.  
Scènes de la vie de Bohème  
Fanfan la Tulpo.  
La Dot de Suzette.  
Fior d'Aliza.  
Le Violon de Frangolo  
La Belle Aragonaise.  
Les Femmes à Bord.  
Histoire Emouvante  
Les Nouveaux Enchantements  
Les Enchantements de Prudence  
Héloïse et Abélard.  
Cartomancie.  
Prophétie de Thomas Moutl  
Le Docteur Gall.  
Le Petit Lavator.  
Le Quadruple Oracle.  
La Cartomancie.  
Recueil de Compliments et Lettre  
La Famille Guillemot.  
La Saboteuse.  
Droit-au-But.  
Les Forestiers du Michigan  
Le Fauconnier.  
Melle Duranci.  
Paul.  
Les Pieds Fourchus  
Bras d'Acier.  
Nouvelles.  
Les Rôves de Marianne  
La Comédie du Voyage.  
Laurette ou le Cachet Rouge  
Le Mesnil à Bois  
Zingara.  
Madame Sylvani.  
Les Martyrs Inconnus  
Les Fraudeurs.  
Le Cadot de Famille  
Pascale Nauriah.  
Le Bonhomme Miséro  
Tête à l'Envers.  
Le Pacte de Famine  
Les Fonds Perdus  
L'Idole d'un Jour  
Adolphe.  
Le Mari de Lucie.  
L'Echappé de Paris  
Le Nœud Gordien.  
Histoire d'un Bouton.  
Le Vicaire de Wakefield  
La Bague d'Argent.  
Les Audaces de Ludovic.  
La Femme de 25 ans.  
Madame de Karnol.  
Les Bons Hommes de Ciro  
La Cour d'Assises.  
La Mfonette.  
Les Écumeurs de Rivière  
Le Père de Salviotto  
Les Fleurs de Paris.  
Les Deux Fils.  
Les Demoiselles du Ronçay  
Les Bottes Vernis de Cend Non  
Acencia.  
La Poste aux chevaux  
Les Buvours de Cendres  
Marielle.  
L'Ami du Château  
Le Bataillon de laon  
Marconinr.  
Trop Fléro.

Un assassin.  
 Le Maître Inconnu, 2 vols  
 Nouvelles Américaines.  
 La Reine de Saba.  
 Madame de Sévigné  
 Le Lorgnon.  
 Le Sortilège.  
 Le Démon du Jeu.  
 Le Démon de l'Argent  
 L'Avare.  
 Les Corbeaux du Gévaudan  
 La Mandarine.  
 La Croix de Borny.  
 La Noz d'un Notaire.  
 Histoirs d'Amour.  
 Les Chasseurs d'hommes.  
 La Cabane du Saboteur.  
 Les Aventures du Capitaine La Palisse  
 La Vipère.  
 Les Trois Sœurs  
 La Trésorière.  
 Souvenir de la Forêt-Noire 2 vols  
 Une Charmante Habitation, 1er vol  
 La Maison Mystérieuse, 2me vol.  
 Le Peau Rouge, 1er vol.  
 Les Pionniers du Far-West, 2me v  
 Marguerite ou deux Amours.  
 La Nuit Terrible.  
 Les Peaux Noires.  
 Les Talons Noirs.  
 Les Réveurs de Paris  
 La Goutte d'Eau.  
 L'Héritier du Trône.  
 Voyages et Chasses.  
 Mes Dernières Chasses.  
 La Famille Aubernin.  
 Mademoiselle d'Espars.  
 Jeanne d'Arc.  
 Les Derniers Jours de Pompéi.  
 Les Naufragés au Spitzberg.  
 Histoire de Marie Stuart.  
 Le Secrétaire Universel.  
 Recueil de Caquets.  
 Trésor des Singularités.  
 Recueil de Contes à Rire.  
 Eloge de l'Ivyresse.  
 Recueil de Facéties.  
 Devinettes et Calambours.  
 Les Détraqués.

**LISTE DES VOLUMES A 30 CTS**  
*Par la poste 35 cents.*

Le secrétaire complet.  
 Les guide des Amants. illustro.  
 Laure. " "  
 Miral. " "  
 Le Lieutenant Robert, 1er vol. " "  
 Epouse ou Mé. e, 2e vol. " "  
 Les Compagnons de Minuit. " "  
 Le Vicomte Raphael. " "  
 L'Assassin du Percuteur. " "  
 Le Château de Montbrun. " "

La faulx Saint-Honorino. "  
 Un Cadet de Normandie. "  
 Le Braconnier. "  
 Une Mystérieuse Aventure. "  
 La Folle des Pyrénées. "  
 Le Pré Catalin.  
 Le Chien Poncelet.  
 Nouvelle Lyre Canadienne.  
 Le Renégat.  
 La famille du Condamné.

**LISTE DES VOLUMES A 35 CTS**  
*Par la poste 40 cents.*

Lo Succès du Salon chansonnier.  
 L'Album du Chantour.  
**Liste des volumes à 37 cents**  
*Par la poste 42 cents.*  
 Les Chevaliers de l'As de Pique, illust.  
 Le Hapt.  
 L'Homme des Bois.  
 Le Gentilhomme Verrier.  
 Le Marquis de Loc-Ronan, 1er vol. "  
 Marcol le Malouin, 2ème vol. "

**LISTE DES VOLUMES A 40 CTS**  
*Par la poste 45 cents.*

La cuisinière des familles.  
 Robinson suisse.  
 Robinson Crusod.  
 Nouveau manuel de la cuisinière.  
 Manuel de la cuisinière.

**Liste des volumes à 45 cents**  
*Par la poste 50 cents.*

La Tolle d'Araignée, illustro.  
 Les Vautours de Paris  
 Les Oiseaux de Nuit. illustro.  
 Un Gentilhomme de Grand-Chemin. "  
 Les Confessions d'un Bohème.  
 Le Fils du Supplicié.  
 Les Catacombes sous la Terreur. "  
 Les Chauffeurs. "  
 La Mère L'Étape. "  
 Mlle La Ruine.  
 Le Capitaine LaChesnaye, 1 vol. "  
 Les Grottes d'Étretat, 2e vol. "

**LISTE DES VOLUMES A 50 C.**  
*Par la poste 55 cents.*

Manuel des propriétaires.  
 Phrénologie.  
 Le confiseur des ménages.  
 Tours de cartes.  
 Traité de la danse.  
 Recueil de compliments.  
 Le pâtissier français.  
 Manuel du chasseur.  
 Basse-cour, Pigeons, etc.

Cuisinière des restes.  
 La laiterie modèlo.  
 Manuel du Vétérinaire.  
 Le pêche en eau douce.  
 Le nouveau secrétaire des enfants.  
 Tours de physique.  
 Formulaire d'actes.  
 La Clef des songes.  
 1001 Secrets.  
 Petits jeux de salons.  
 Manuel du tireur.  
 Manuel du bouvier.  
 Contes choisis.  
 La bonne et parfaite cuisinière  
 Les Millo et un Atrusements  
 Gymnastique.  
 Manuel des Jeux de Cartes.  
 Traité d'Éritation.  
 Canotage, Aviron, Voile  
 Manuel de la Pollitese.  
 Les Millo et une nuit.  
 La Bonaventure de la Main.  
 Art de Tirer les Cartes.  
 Boxe, Canne, Chausson.  
 Traité du Dessin.  
 Oracle des Dames et Demoiselles.  
 Dictionnaire des Calambours.  
 Chansons, Romances.  
 Le Secrétaire Général.  
 Langages des Fleurs.

**Liste des volumes à 55 cents**  
*Par la poste 60 cents.*

Les Confidences, illustro.

**LISTE DES VOLUMES A 60 CTS**  
*Par la poste 65 cents.*

Le grand et infailible oracle.  
 Menu. Ides familles.  
 Les Crimes du Bon Vieux temps.  
 Don Quichotte.  
 Aventure de Robinson Crusod.  
 Le Paradis Perdu.  
 Les Millo et un Jour.  
 Atala.  
 Rond.  
 Le Dernier Aboncorage. } 1 vol. } illustro.  
 Les Quatre Stuarts.  
 Corinne ou l'Italie.  
 Delphine.  
 Romans et Nouvelles de Madame de  
 Lafayette.  
 Millo et un Calambours.

**LISTE DES VOLUMES A 63 CTS**  
*Par la poste 68 cents.*

Le Bizco.  
 Souir Aîné.  
 Le Bracelet de Turquoise.  
 Les Fiançailles de Thérèse.

**LISTE DES VOLUMES A 75 CTS**  
*Par la poste 80 cents.*

Les Evadés de Cayonno, illustro.  
 L'Hôtel de Niorres, 1er vol. "  
 Le Roi des Gabeliers, 2e vol. "  
 Les Boucaniers. "  
 Vengeance de Femme. "  
 Le Batteur d'Estrade. "  
 La Muse Populaire. "

**LISTE DES VOLUMES A 85 CTS**  
*Par la poste 90 cents*

Lo Médecin des Pauvres, illustro.

**LISTE DES VOLUMES A 88 CTS**  
*Par la poste 95 cents.*

Mon musée criminello.  
 Dette de haine.  
 Lo surmétago intellectuel.  
 Le Journal d'une femme.  
 L'hypnotisme.  
 Tartarin de Tarascon.  
 Robert Helmont.  
 Madame Florcadot.  
 L'Obstacle.  
 Hypnotisme.  
 Mesdames nos amoules.  
 Amants.  
 Cap de fer.  
 Le Tambour de la 37e. 1er vol. illustro.  
 Bibi Tapin, 2e vol.  
 La Petite comtesse.  
 Le Roman d'un Jor'no homme Pauvre.  
 La Morte.  
 Le Journal d'une Femme.  
 Les Amours de Philippe.  
 Le Petit Chose.  
 Lettres de mon Moulin.  
 Fromont Jeune et Risler aîné.  
 Les Femmes d'Artistes.  
 Souvenir d'un Homme de Tottres  
 Tronto ans de Paris.  
 Micheline.  
 Hélène.  
 Reine des Bois.  
 L'Amoureux de la Préfète.  
 Patira, 1er vol.  
 Le Trésor de l'Abbayo, 2e vol.  
 Jean Canada, 3e vol.

**LISTE DES VOLUMES A \$1.00**  
*Par la poste \$1.10 c.*

Lo nouveau Secrétaire.  
 La Science Amusante.

**Liste des volumes à \$1.05**  
*Par la poste \$1.16c.*

La Bando Rouge, 3 vols. illustro.  
 Le Parc aux Corfs, 3 vols. "

# MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 21 morceaux \$1.00  
 Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

**ROMANCES**

La Fée des Eaux, L. Gastinol... 40c.  
 Poesies de Lamartine, L. Barroilhet... 60  
 Heures de Rêverie, L. Gastinol... 60

**CHANSONS FRANÇAISES**

Avec musique et accompagnement à 15cts.  
 Il était là, J. Poniatowski  
 Portrait, M. de Barrival  
 Paquerette, C. Michaud  
 La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin  
 Goutte de Rosée, A. Boieldieu

Chansons du mois de Mai, Emilio Durand  
 L'Alcyon, Victor Massé  
 Le Jeune Poète, A. de Longperier  
 La Louange de Sylvio, Emilio Durand  
 Reines des Fleurs, A. Reichardt  
 L'Étoile du Matin, P. Soulié  
 Le Vieux Chêne, F. Godéroid  
 Doux Rêve, D. F. E. Auber  
 Le Rêve Etoilé, Emilio Durand  
 Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni  
 Le Régiment qui Passe, A. Poulihiés  
 Un Rêve de Carnaval, V. Mela  
 La Jonque des Amants, A. Gouzien  
 Nanette, Victor Masse.  
 Chanson de Fortunio, Alfred de Musset  
 Chanson de la Revêuse, A. Kettenu  
 Chanson Gaélique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé  
 AubaCo, Victor Hugo  
 Pensez à Moi, L. M. Gottschalk  
 Mourir ou se Vanger, M. Am. Buson  
 Chemin Faisant, E. Boulanger  
 La Belle Toscano, L. Gordiniani  
 Un Premier Amour, F. Bérat  
 Le Rêve de l'Italie, T. Ritter  
 La Pauvre Marie, A. Barbier  
 Mandoline, Victor Massé  
 L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann  
 Frère et Sœur, Henri Pottier  
 Le Jeune Fillo et l'Écho, L. Gaillard  
 O Salutaris, A. de L. Grimoard  
 6 Mélodies, C. M. de Weber.  
 Le Palanquin, Emilio Durand  
 Une Nuit de Mai, J. J. Masset

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

- Fanfan la Tulipe, L. Varney
- Fanfolucho, L. Serpotta
- Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
- La Fête Dieu, F. Boissière
- Les Petits Mousquetaires, L. Varney
- Le Roi Carotte, J. Offenbach
- Le Tour du Monde, F. Boissière
- Chanson de la Cosaque, Hervé
- Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
- L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
- Le Père la Mine, G. Chidone

MENUETS

- Souvenirs de la Marquise, par R. Lolléro... 20c
- Menuet Favori, par Mozart... 20
- Célèbre Menuet, par Boccherini... 25
- Menuet, (composé en dormant) Bach... 10
- Petit Menuet, Julio Aronson... 15
- Menuet sentimental, Chas. Noustedt... 20
- Menuet Favori, E. Nollet... 20

MAROHES

- Petit marche Fantaisiste, par René Lolléro... 15c
- Marche Funèbre, par Chopin... 25
- Bagatelles, par Mathieu-Manliangis... 20
- La Marche du Régiment, Carman... 15
- Marche Funèbre, Chopin... 20
- Défilé de Cavalerie, par G. Micheuz... 25

GALOPS

- For Ever, (Brillant) par L. Ducollet... 25c
- Ventre-à-Terre, par P. Chardon... 25

VALSES

- Valses Célèbres, par Beethoven... 35c
- Exposition Paris, par Félix Gilles... 15
- Edison, par A. de la Gravellère... 30
- Eiffel, par Jules Vassour... 25
- Valse Caprice, Marius Carman... 20
- Valse No. 1, P. Chopin... 20
- Blanches Colombes, par B. T. Missler... 25
- Yvonne, par G. Micheuz... 25
- L'Esquit, par Flamminio... 30
- Valse Célèbre, par J. Chopin... 30
- Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bounaud... 35
- Souvenir du Prater, (Valse viennoise) par B. T. Missler... 35
- Vlots argentés, (Grande valse) par A. Coedès... 35
- Dans les Lilas, par J. Desmarquoy... 35
- Rêve d'Azur, par Gustavo David... 35
- Ciel Etouffé, par Gustavo David... 35
- Po les Boies Personnes, par Alfred Guillot... 35
- Fouilles d'Automne, (Valse brillante) par Arthur David... 35
- L'Eclat de rire... par Anatole Lantelmo... 35
- Belle de Nuit, par C. Blancard... 35
- Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré... 35
- Fleur de Néfio, par Noël Salars... 35
- Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel... 40
- Solidarité, par E. Deransart... 40
- Perle d'Asie, par P. Rupès... 50

POLKA

- Victoria, par Louise Springael... 20c
- La Tour Eiffel, par G. Strauss... 25
- Le Pays des Fées, par G. Fiorentino... 25
- Pantins et Ficoles, par Ch. Morelly... 20
- Risotto, par P. D. Poters... 25
- Le chant du Russe, par L. Dessaux... 15
- Bébé Polka, par L. Barinon... 15
- Alice de par J. Desmarquoy... 25
- Polka des Chions, par F. Léon... 25
- Sons Dessus Dessous, par C. Fagès... 25
- Polka des Etolles, par P. Sauvères... 25
- Polka des Fauvettes, par A. d'Hak... 30
- Polka Marche, par P. Fauchoy... 30
- Patati-Patata, par C. Fagès... 35
- Polka des Zèbres, par Flamminio... 35
- Briso de Mer, (4 mains) par B. T. Missler... 40

QUADRILLES

- Les Lanciers, (le vrai quadrille) par G. Fangler... 25c
- Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par Léon Duffès... 25
- Saute-Mouton, (brillant) par C. Meyer... 25
- La chasso au Mari, par Flamminio... 25

MAZURKA

- Helena, par E. Provinciall... 25c
- Célèbre Mazurka, par Chopin... 25
- Première Mazurka de salon, par M. Jaillon... 30
- Volupté, par F. Poncet... 30

POLKA - MAZURKA

- Loup y es-tu, par A. de Verville... 20c
- Alsace Lorraine, par Emile Dameron... 25
- Brin d'herbe, par J. Desmarquoy... 25
- L'Indiscrète, par Gustave David... 35
- Miss Mary, par E. Daniel... 35

MOROEUX DE SALON

Fant. Isles, etc.

- Espanola, par A. Decq... 20c
- Heures de Solitude, par A. Mancau... 40
- Rondo, par Mozart... 20
- Prélude, par Georges Zlazo... 16
- La Pyrrhique, par G. Schmitt... 20
- Gavotte, par Bach... 15
- Boléro de la Gaza Ladra, par Rossini... 20
- Ballot, par Gluck... 20
- Scherzo, par Beethoven... 15
- Quasi una Fantasia, par Beethoven... 30
- Barcarolle, par Mendelssohn... 20
- Caquetage, par E. Cazanouvo... 35
- 2do Polonaise, par F. Guzman... 50
- Sérénade du Gondolier, par E. Cazanouvo... 35
- Un Révo d'Amour, C. de Bernardi... 35
- Romance sans Paroles, par Mendelssohn... 30
- Les Jeunes Atheniennes, par Satchini... 15
- Sauto ma Gazello, par Henry Duvornoy... 20
- Sérénade, par Schubert... 20
- La Truite... 20
- L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq... 35
- Bravoura, (Gavotte) par Désiré Hoyberg... 40
- Pastorale, par Georges Schnutt... 25
- 6mo Nocturne, par Field... 20
- Sérénade de Don Juan, par Mozart... 20
- 5mo Nocturne, par Chopin... 20
- Aubade, par Schubert... 20
- 3mo Polonaise, par Chopin... 25
- Prem. or Prélude, par Bach... 25
- Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini... 25
- Vieille Chanson, par Ch. Noustedt... 25
- Appassionata, par Julien Quignard... 35
- Castor et Pollux, par Rameau... 10
- 2mo Nocturne, par Ch. Op... 15
- Romance sans Paroles, par L. Ratz... 25
- Le Polichinelle, G. Garibaldi... 15
- Le Tambour... 15
- Le Fifre... 15
- Le Pistolet... 15
- Le Pantin... 15
- Chansons d'autrefois, M. Carman... 15
- Dans le du XVIIIe siècle... 15
- Fête Bretonne... 15
- Menuetto Capriccioso... 15
- Scherzetto... 15
- Feuille d'Album, Jules Schullhoff... 15
- Don Juan, J. Rummel... 20
- Polinario... 20
- Flute Enchantée... 20
- Solitude... 20
- Troisième Idylle, Chas. Noustedt... 20
- Berceuse, J. O'Kolly... 20
- L'Automne, Mca. Decourcelle... 20
- Eors, Cher Amour, (Berceuse) par G. Ehrman... 20
- Dernière Pensée, par Weber... 20
- Frappé-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart... 25
- Prière de Moïse, par Rossini... 25
- L'Adieu, par R. Schumann... 27
- Le Printemps, (Romance sans paroles) Mendelssohn... 40
- Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq... 35

WALTZES

- Cagliostro, Straus... 20c
- Vienna Children, Straus... 20
- Bocaccio, Suppe... 10
- Flowers of Spring, Roissiger... 10
- Peri, C. d'Albert... 10
- Estimation, Léon... 10
- Lallah, Amanda Kennedy... 10
- Little Daisy, Richard Stahl... 10

POUR LE BANJO @ 10 CTS

- Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert
- Black Tulip, F. H. Gruendler

SCHOTTISCHES @ 10 CTS

- Ella, F. Livingston
- Manola, Woodlawn
- All around the world, Warren

DUOS @ 10 CTS

- Beauties of Paradise, Snow
- Valse Mignonno, do
- Quadrill, do
- Sec-Sav Waltzes, G. E. Jackson
- Parade March, Josef Low
- Stéphanie, G. E. Jockson
- Caprice Menuet, R. de Vilbac
- Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
- Friendly Pastime, Farmer

POLKA @ 10 CTS

- Always Gallant, P. Fahrback
- Farovell, T. H. Klein
- Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell
- The little Bell, Hamilton
- Starry Eyes, F. A. Jewell
- Flourette, L. Gobbaerts
- Adrienne, Amanda Kennedy
- Addie, Sampson
- The Sailor Boy, Jewell
- Bella Bocca, Waldteufel
- St. Botolph, N. K. Bacon
- Tulip, H. Lichner

QUICKSTEP @ 10 CTS

- Wood-Up, J. Holoway

MAZURKA @ 10 CTS

- Solf Rollance, E. J. Stoward
- POLKA MAZURKA @ 10 CTS
- Palmotto, Ethridgo

GALOP @ 10 CTS

- Morea, Amanda Kennedy
- Dancing on Our Yacht, Peller
- Galop, E. Audran
- Light Baggago, Plofko
- Cambridge Protty Girls, J. J. Sawyer

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

- A Strange Country, G. Lange
- Scashoro Dreams, Wolf
- Carnation, H. Lichner
- Chimes of Norma-ady, Young
- Organ Voluntary, Rink
- Caprice do Gregh, (Gavotte) Lou Dinmore
- Franmerci, Shumann
- Holiday Morning, Hiltz
- Lohengrin, Loybach
- Mexican Serenade, Otto Langoy
- Pizzicati from Sylvia, Leo Doliba
- The Maid from the Highlands, Lange
- Candor, Heller
- Last Rose of Summer, G. E. Jackson
- Only in Fun, Morley

MARCHES @ 10 CTS

- Amazon, Michaelis
- Funeral March, T. H. Klein
- Sullivan's Grand March, Bowen
- Strogoff, M. Strogoff
- Wedding, Mendelssohn
- White Elephant, J. W. Wheeler
- Watch on the Rheln, Horman
- Fatinitza, Suppe
- Feufel's, do
- Minnehaha, F. A. Jewell
- Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
- Jansor, Amanda Kennedy
- Jumt., V. D. Dygort
- Jolly Tar, Moul
- Beggar Student, C. Millocker

CHANSONS ANGLAIS @ 10 CTS

- Thou art gone from my gaze, by G. Linloy
- The Blue and the Gray, by E. M. Finch
- The Golden Shore, by A. S. Gatty
- The Robin Redbreast, by Leroy
- The Dot upon the I, by J. Albert Snow
- The Return, by Carey
- The North Wind, by Gatty
- The Dream of a Violet, by Roedel
- The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
- The Man and the Bee, by C. F. Horn
- The Clang of the Wooden Shoon, by J. L. Molloy
- The Ship Goes up, up, up, by W. M. Lutz
- What's on Whispering about, by C. H. Hopper
- When the Swallows Homeward Fly, by E. Abt
- When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert
- Watchman, tell us of the Night, by Gounod
- Annie O, the Banks O' Dee, by S. Glover
- You never miss the water till the well runs dry, [by Howard]
- A Summer Shower, by Marzials
- A Pilgrim and a Stranger, Miss Dana's
- By the Blue Sea, by Smart
- Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall
- Como yo Disconsolato, by D. Dutton
- Call me Thine Own, by Halovy
- Cradle Song, by Mendelssohn
- A Christmas Carol, by J. H. Snow
- Coming thro' the Rye, by Scotch
- Fading, by C. H. Gabriel
- For Ho's gone and married Yum-Yum
- Good Night, by Clendon
- Good bye, dear love, by Pinsuti
- Home, sweet home, by Bishop
- How are you, by J. H. Snow
- Heart Whispers, by Abt
- Homo so Blest, by F. Abt
- Harp of the Winds, by R. Stahl
- It never comes again, by R. Stahl
- I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo
- I wander'd by the Brook side, by James Hino
- Jesus, Refuge of My Soul, by Monninger
- Janet's Choice, by Claribel
- Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
- Land of Rest, by Pinsuti
- My Mind and Heart, F. Van Beck
- My love beyond the Sea, by Sullivan
- See how it Sparkles, by Lecocq
- Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.
- Sing hey, the merry Maiden and the Tar,
- Swell Song, by H. C. Talbert [by Sullivan]
- Scenes that are Brightest, by Wallace
- Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
- Remember your Mother, by M. Honnessy
- Pity the Poor, by J. J. Sawyer
- Pity Me, by J. T. Patterson
- Out on the Rocks, by Dolby
- Of in the Stilly Night, by T. Moore
- Oh, the Finest, by Gus Williams
- Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan
- Other Days, by W. M. Donnelly
- Over the Garden Wall, by Harry Hunter
- Only the Night Wind Sighs Alone, by Sullivan





**EN PARFAITE SANTE.** 11  
FILLMORE, BEVERAGE CO., 1A., sept. 1889.

Mademoiselle K. Finkigan, écrit: "Ma mère et ma sœur ont fait usage pour la névralgie du Tonique Nerveux de Koenig. Elles sont maintenant en parfaite santé et ne cessent de louer ce fameux Tonique."

**BENEFICATEURS DE L'HUMANITE.**  
CADVILLE, CLINTON CO., N.Y., 24 dec. 1890.

J'éprouve beaucoup de plaisir de rendre mon témoignage sur la guérison suivante opérée par la vertu extraordinaire du Tonique Nerveux du Père Koenig. Un pauvre jeune homme de ma paroisse tombait, depuis des années, dans des convulsions très fortes. Abandonné par tous les médecins il est aujourd'hui (mirabile dictu) fort et robuste, en pleine santé. Nulle doute que le Tonique Nerveux du Père Koenig lui a sauvé la vie. Que Dieu vous bénisse, vous, nobles Bienfaiteurs de l'humanité, ce bon jeune homme, ses parents, moi-même et tous mes paroissiens prient pour vous. Je ne puis trouver des paroles assez convenables pour vous exprimer mes remerciements. Je suis cordialement votre ami tout dévoué,

J. M'GOWAN, Père, Recteur.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**  
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Boiteille; 6 pour \$5.  
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

**Grande Sensation !**

**LES CHEVALIERS DU POIGNARD**

Magnifique Roman à Bon Marché

**15 c. — seulement — 15 c.**  
**17 c. — par la poste — 17 c.**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

**POIRIER, BESSETTE & CIE.,**  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

**"LE SAMEDI"**

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A **POIRIER, BESSETTE & CIE.**

Fermiers de la circulation,

**516 RUE CRAIG, Montreal.**

- Liste des numeros parus dans la **Bibliothèque a Cinq Cents**
- La Femme au doigt coupé.
  - Le Banquier des Pirates, 1re série.
  - L'Archipel en feu, 2e série.
  - Tancrède de Rohan.
  - Le Petit Vieux des Batignoles.
  - L'Epave du Cynthia, 1re série.
  - Le Secret de Patrick O'Donoghgan.
  - La Rose Blanche, 1re série. [2e série
  - Le Dernier des Enfants d'Edouard.
  - L'Incendiaire [2e série
  - Le Pêcheur de Perles, 1re série
  - Les Frères de la Cote, 2e série
  - Les Voleurs de Chevoux, 1re série
  - La Chasse aux brigands, 2e série
  - Le Peau Rouge, 3e série
  - Le Crimo de Pierrefite, 1re série
  - La Révélation, 2e série
  - Colomba 1re série
  - La Vengeance Corse, 2e série
  - Le Fou Yegof, 1re série
  - L'Invasion, 2e série
  - Le combat de Falkenstein, 3e série
  - L'Honnête Criminel
  - Le bureau de Poste de St Martin-des-Monts, 1re série
  - Bon sang ne peut mentir, 2e série
  - Valérie 3e série
  - L'Héritage Fatal, 1re série
  - Le Jettatore, 2e série
  - La Jeune Indienne, 1re série
  - Partie pour le Canada, 2me série
  - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re
  - La Fillo de Margared, 2e série [serie
  - Uno Evnsion à la Guyane, 1re série
  - Les millions du Nabab, 2e série
  - L'Armo Révélatrice, 3e série
  - Le Comte d'Olligny, 4e série
  - Le Parricide, 5e série
  - Le Diamant Caché, 1e série
  - Camille, 2e série
  - Le Testament du Commandeur, 3e
  - Uno Famille Corso [serie
  - La mort de Pierre Duvernay, 1re
  - La Fillo, 2e série
  - Le Sacrifice de Germaine, 3e série
  - La Vengeance, 4e série
  - La Justice de Dieu, 5e série
  - Ginèvre
  - La Chasse à l'Héritage, 1re série
  - Le bal Masqué, 2e série
  - Les Deux Sœurs, 3e série
  - Le Revenant, 1re série
  - Tom Sandons, 2e série
  - L'Œil de Viehnoù, 3e série
  - L'homme à l'oreille cassée, 1re série
  - Le colonel Fougas, 2e série
  - Vou de Haine,
    - 1re série, Le Chat du bord
    - 2e " La Bruie-Guculo
    - 3e " Philopen le Poulpican
    - 4e " Chouans et Républucains
    - 5e " A coups de fusil
    - 6e " L'Enlèvement de Jeanne
    - 7e " Kernoc
    - 8e " A la Bafonnette
    - 9e " Le secret de Philopen
    - 10e " Crochetout
  - Le dernier des Trémolin
  - Le mangeur de Poudre
  - L'Assassinat de Versailles
  - Le crimo de la rue St Laurent
    - 1re partie, Le Meurtre
    - 2e " La chasse à l'Homme
    - 3e " L'Explosion
  - La mort d'un Forçat,
    - 1re partie, L'Evadon du Bagne
    - 2e " Forçats et Gendarmes
    - 3e " La mort de Rouget
  - Le condamné à Mort,
    - 1re partie, Le Mort Resuscité
    - 2e " L'Echafaud
  - Les Ecumeurs de Rivières
    - 1re partie, Les débuts du Bossu
    - 2e " A la recherche de son
    - 3e " Père et fils [1er
  - Vingt ans a la Bastille
  - L'Assassiné Vivant,
    - 1re partie, Le Crimo
    - 2e " Disparu
    - 3e " Le Détective et 11e
  - Floral, 1re partie
    - 2e partie, Dans les Mines
    - 3e " La famille Charlot
  - Sans Cœur 1re série
  - La Voix Maudite, 2me série
  - Le Fou, 3ème série
  - Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série
  - L'Assassin de sa Femme, 2e série
  - Le Mari empoisonné, 3e série
  - Uno misérable fin, 4e série
  - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série
  - Les Mauvaises Langues, 2e série
  - Le Secret d'une Mort, 3e série
  - Le Cœur et l'Honneur, 1re série
  - Ivresse du Cœur, 2e série
  - Désespoir et Suicide, 3e série

**DEPOT CENTRAL**  
**DE JOURNAUX**  
**CENTRAL**  
**NEWS PAPER DEPOT**  
139 d'Aiguillon Quebec.